

DE LA « VILLE GRECQUE » AU MUSÉE BULGARE : L'INVENTION D'UN PATRIMOINE NATIONAL À MELNIK

TCHAVDAR MARINOV

(Faculté de Philosophie, Université de Sofia)

L'auteur étudie les enjeux identitaires impliqués dans l'usage touristique et patrimonial du passé architectural de la ville de Melnik (Bulgarie). Des éléments helléniques, ottomans et bulgares se recourent et se confrontent au long d'une histoire que le musée à la fois oblitère et reinvente.

Mots-clé: identité, musée, patrimoine, Bulgarie, Melnik.

MELNIK / MELENIKO(N) : « FORTERESSE DE LA BULGARITÉ » OU « GARDIEN DE L'HELLÉNISME » ?

Aujourd'hui, plusieurs aspects font que Melnik soit regardée comme une « ville exceptionnelle ». Avec ses 275 habitants, voire moins, c'est, à présent, la ville la plus petite en Bulgarie, largement moins peuplée qu'une bonne partie des villages du pays. Les formations sablonneuses qui entourent la ville – les « Pyramides de Melnik » – lui donnent un aspect estimé « pittoresque » et « mystérieux ». Situé au pied de la montagne du Pirin, Melnik est une destination touristique recommandée, son patrimoine culturel et la production du célèbre vin local attirant des foules de visiteurs pendant toute l'année.

Les brochures touristiques mais aussi les écrits spécialisés bulgares racontent l'histoire « millénaire » de la ville. On se réfère à l'étymologie du nom de la ville, apparemment provenant d'une désignation slave ancienne des sablons. Et on décrit son patrimoine qui est présenté comme indubitablement bulgare. A Melnik et dans ses environs, on trouve de nombreux vestiges du Moyen Âge. Melnik est également considérée comme exemple typique de ce qu'on appelle en Bulgarie « ville de l'époque du Réveil national ». Il s'agit *grosso modo* du 18^e et, surtout, du 19^e siècle quand, selon l'historiographie dominante, les Bulgares, malgré et contre la domination ottomane, entrent dans une nouvelle époque dite *Vâzraždane* (« Réveil », littéralement « Renaissance »). C'est une période d'essor de la conscience nationale et de luttes contre l'oppression étrangère, grecque sur le plan culturel et turque sur le plan politique. On présente l'histoire de la ville comme « *une lutte incessante des Bulgares contre les oppresseurs féodaux ottomans, contre les phanariotes et les assimilateurs* »¹. On semble sûr que la « masse compacte » de la population de

¹ Gergov 1976, 18.

Melnik, avant sa « libération » des « asservisseurs ottomans », était bulgare². En fait, la ville n'est « libérée » qu'à la suite des Guerres balkaniques, lorsque, avec le reste de la Macédoine du Pirin, il devient partie de la Bulgarie.

La valeur historique de Melnik est reconnue par son classement en 1968 lorsqu'il est proclamé ville-musée. Onze ans plus tard, Melnik obtient le statut de « ville exceptionnelle d'importance touristique internationale ». Il n'est pas surprenant que ces formes de reconnaissance et de protection par l'Etat ne datent que de l'époque communiste. D'un côté, ce phénomène fait partie d'un processus global, traditionnellement interprété comme une prise de conscience de l'importance du patrimoine culturel, qui se déploie au même moment. D'un autre côté, le régime communiste bulgare devient, à partir des années 1960, de plus en plus concerné avec la cause nationale. Le tourisme est lié à la promotion de celle-ci à la fois devant les étrangers et les Bulgares : pour impressionner les premiers et former le patriotisme de ces derniers. Dès 1969, les autorités départementales et locales organisent, par exemple, des festivités portant des slogans dans le genre « Melnik – forteresse médiévale bulgare ».

Sur cet arrière-plan, il serait pourtant surprenant de lire les sources authentiques, bulgares et autres, à propos du caractère ethnique de la ville, écrites à la fin du 19^e et au début du 20^e siècle. Selon les données du fonctionnaire bulgare Vasil Kânčov, Melnik, centre d'une petite unité administrative (*kaza*), entre dans le 20^e siècle avec une population de 4 330 personnes dont les Bulgares ne sont que 500. En même temps, la ville est habitée par 2 650 Grecs, 950 Turcs, 200 Tziganes et 30 Vlaques³. Kânčov constate que, dans un contraste frappant avec les villages contigus bulgares, « *La ville a aujourd'hui une physionomie grecque* ». C'est la langue grecque qu'on parle non seulement dans la rue mais aussi à la maison⁴.

Grâce à des sources byzantines, des voyageurs comme Kânčov savaient aussi que la population hellénophone datait de l'époque médiévale : elle y serait installée au 13^e siècle déjà par le roi bulgare Kalojan et consisterait, dans un premier temps, en originaires de la ville de Plovdiv (Philippopoli). Une partie de la population grecque de Melnik semble néanmoins plus tardive : elle comprenait des familles vlaques (aroumaines) provenant de l'Epire et de la Thessalie. Certainement, Melnik, ou bien Meleniko(n) comme on le désignait en grec, absorbait aussi des migrants bulgares mais ceux-là s'assimilaient à la culture hellénique du milieu urbain⁵.

² Georgieva 1979, 6.

³ Kânčov 1996 (première édition 1900), 189–190.

⁴ Kânčov 1970 (première édition 1894–1896), 142.

⁵ Miletič 1924, 86–87. Sur cette question, voir les travaux de Galia Vältchinova qui étudie l'articulation des identités ethniques à Melnik à travers le fonctionnement de l'économie locale, les stratégies matrimoniales, les catégories de la parenté et les pratiques religieuses : Vältchinova et Ganeva 1997, Vältchinova 1999, Vältchinova 2001. Cf. Valtchinova (à paraître), où elle propose une étude comparative de Melnik et d'un autre avant-poste de l'« hellénisme du Nord », Stenimahos (aujourd'hui Asenovgrad en Bulgarie).

Si l'éducation bulgare avançait bien dans les villages du *kaza*⁶, l'école bulgare, existante dans la ville depuis les années 1880, n'avait aucun succès. Même les paysans bulgares nouveaux-venus n'y envoyaient pas leurs enfants : elle a été fréquentée par 50 à 60 enfants venant surtout des villages⁷. Les Turcs de Menlik, comme ils appelaient la ville, avaient aussi une école laïque (*rüşdiye*). En revanche, les Grecs disposaient d'une école de garçons, d'une école de filles, d'un collège (« semi-lycée », *imigymasio*), et même d'une « maternelle » destinée aux plus petits. Ces établissements étaient fréquentés par dix fois plus d'élèves par rapport à l'école bulgare⁸. Melnik était également le siège d'une chaire métropolitaine affiliée au Patriarcat de Constantinople perçu alors par les Bulgares comme une Église « grecque ».

Pour les auteurs grecs d'aujourd'hui, ce paysage culturel et ethnique représente une raison suffisante pour imaginer Melnik comme le « *gardien mort de l'hellénisme macédonien* » (*o nekros Akritas tou Makedonikou Ellinismou*)⁹. Au 18^e siècle déjà, Meleniko est la ville natale d'une classe marchande importante qui doit sa fortune surtout au commerce du vin local, en partie exporté à l'extérieur de l'Empire ottoman. On note que des colonies de commerçants de Melnik résidaient à Venise, Vienne, Budapest, Sibiu, Braşov¹⁰. A la même époque, la fin du 18^e et le 19^e siècle, Melnik est la patrie d'une intelligentsia hellénique signifiante : de savants comme Manassis Iliadis et Anastasios Pallatidis et d'homme politiques comme Anastasios Polyzoidis¹¹.

En 1813 déjà, la communauté grecque de Melnik adopte une charte précisant les règles de fonctionnement de son conseil communal (*koinonia*) chargé des affaires ecclésiastiques et scolaires. C'était un des premiers documents de ce type dans une ville de l'Empire ottomane. Quant à la commune (*obština*) ecclésiastique et scolaire bulgare de Melnik, elle ne date que de la fin du 19^e siècle et ne consistait qu'en « *trois citadins et quelques paysans* »¹². Vers la fin de la période ottomane, Melnik avait aussi ses organisations charitables, culturelles et patriotiques grecques. C'était le *Syndesmos Evelpidon Melenikou* fondé en 1904 (ou 1906) et

⁶ Voir Tasev 1987.

⁷ Kānčov 1970, 142, 145.

⁸ Cf. <http://www.meleniko.gr/schools.html>.

⁹ L'expression appartient à Tsopros 1992. Sur l'histoire de Meleniko, consulter aussi Koltsidas 2005 ; Fourtounas et Fourtouna 2002 ; Vlachos 1969. Voir également Houzouri 2004. A leur tour, pour démontrer le caractère « purement » grec de la ville, les historiens de la Grèce nient l'origine slave du nom et avancent des étymologies embrouillées : Vlachos 1969, 1–8.

¹⁰ Tsopros 1992, 8. Sur les influences centre-européennes dans le développement des caves de vin à Melnik : Peneva-Vince 1984.

¹¹ Iliadis (Manase Eliad, 1730–1805), médecin et philosophe, il devient sous Constantin Mavrocordat directeur de la célèbre Academia domnească à Bucarest. Pallatidis (1788–1848) fait ses études dans la même école pour les continuer à Vienne et pour devenir médecin de la famille impériale des Habsbourg. Il crée l'école de Melnik. Polyzoidis (1802–1873) est un des grands militants de la Révolution grecque, ensuite homme politique du Royaume hellénique et fondateur de l'Université d'Athènes.

¹² Kānčov 1970, 144.

l'association féminine *Armonia* (1909). Durant la « Lutte macédonienne » (*Makedonikos agonas*), l'époque de l'antagonisme sanglant entre Grecs, Bulgares et Serbes pour le futur de la Macédoine ottomane, les citadins de la ville soutenaient certainement les partisans (*andartes*) de la cause hellénique. Ils s'opposaient aux activistes macédonno-bulgares de l'Organisation révolutionnaire intérieure macédonienne dont le leader local le plus important était Jane Sandanski¹³.

Les auteurs de Sofia revendiquent qu'à cette époque, Melnik « *reste une ville bulgare mais avec une culture et une conscience grecques dominantes* »¹⁴. Pourtant, les deux seuls Bulgares, personnages historiques connus de la ville – l'éducateur Emanuil Vaskidovič et le (largement moins important) activiste de l'Organisation macédonienne Ivan Anastasov-Gârčeto – sont eux-mêmes d'origine grecque¹⁵. Selon les mémoires des citadins, les Bulgares se méfiaient et même haïssaient leur ville. Par exemple, ils ont essayé à plusieurs reprises de transférer la chaire métropolitaine dans le village de Sveti Vrač, notamment pour priver Melnik de son importance et pour le sombrer dans un marasme économique¹⁶.

Telle semble être la situation à l'époque ottomane. L'époque de l'entre-deux-guerres ne semble pas témoigner d'un intérêt quelconque envers Melnik. À la fin des années 1940, des auteurs bulgares voient toujours le Melnik historique comme une « ville grecque » et sont encore capables de le définir comme un « *un élément étranger dans le corps du peuple* »¹⁷. Au milieu des années 1960, à Sofia, on se rappelle toujours la version grecque de son nom – Meleniko¹⁸. Mais, aujourd'hui, à certaines exceptions minimales chez les ethnographes, ce souvenir ne dépasse pas le niveau des mémoires locales et des rumeurs chez les amateurs du passé. Les Grecs mêmes de Meleniko n'habitent plus à Melnik. Comment arrive-t-on à cet état des choses ?

UNE VILLE QUITTÉE APRÈS SA « LIBÉRATION » : LA FIN DU MELNIK OTTOMAN

Le récit du passé urbain de Melnik est certainement impressionnant. Même les contemporains bulgares ne cachaient pas leur admiration. Le fonctionnaire de l'Exarchat et de l'État bulgares Kănčov et le philologue réputé Ljubomir Miletič soulignent que les citadins s'habillaient d'une façon élégante, « *selon la mode* »¹⁹. L'habit des gens de Melnik était « moderne » et « européen », surtout chez les

¹³ Voir à ce sujet Tsopros 1992, 12, 39–41, Vlachos 1969, 106. Sandanski (1872–1915) était né dans le village Vlahi, pas loin de Melnik.

¹⁴ Borisova 2000, 86.

¹⁵ Sur l'origine de Vaskidovič (1795–1875), voir par exemple Jireček 1978 (première édition 1876), 552. Quant à Ivan Anastasov (1880– ?), le surnom *Gârčeto* (« le Petit Grec ») est suffisamment parlant.

¹⁶ Tsopros 1992, 12, 41–42.

¹⁷ Aleksandrov 1948.

¹⁸ Nestorova et Kalajdziev 1965, 25, 35.

¹⁹ Kănčov 1970, 142.

femmes : la ville disposait de « modélistes » suivant la vogue « franque »²⁰. Les citoyens s'organisaient des promenades à l'accompagnement d'orchestre et des danses dans le théâtre local : ils dansaient valse et quadrille²¹. Ils célébraient toute sorte de fêtes et fermaient assez souvent le *çarşı* – le marché dans le centre-ville.

Marque d'une culture urbaine et aisée, le temps libre était rempli également avec la lecture de journaux grecs publiés à Salonique, à Constantinople, à Trieste et à Athènes auxquels les locaux étaient abonnés. Le mobilier des maisons était, selon Miletič, riche et ancien (*starovremski*). On voit aujourd'hui une partie minuscule de cette richesse dans le musée de la ville. Et encore, il y avait deux pharmacies, quatre médecins venus d'Athènes... L'urbanité de Melnik semble si illustre que dans les publications d'aujourd'hui, grecques et bulgares, on exagère souvent le nombre d'habitants en avançant des chiffres irréels comme 13 000, 14 000, 15 000, voire plus. Et, effectivement, Melnik n'était pas une ville si petite pour l'époque : deux milles personnes le distinguaient des 6 000 habitants des « grands » centres régionaux, majoritairement musulmans, comme Gorna Džumaja (Cuma Bazarı, Cuma-i Bala, le futur centre administratif Blagoevgrad) ou Nevrokop (aujourd'hui Goce Delčev).

Pourtant, on aurait, sans doute, tort à idéaliser le Melnik des dernières décennies avant les Guerres balkaniques. Si pendant la première moitié du 19^e siècle la ville est dotée d'un milieu commerçant et culturel important, vers la fin du même siècle elle passe déjà pour désuète. Voici la description donnée dans les années 1890 par Kănčov : « *Les voitures ne peuvent accéder de nul part à cette ville originale.[...] Les ruelles entre [les maisons] sont si étroites que deux ânes ne peuvent pas passer l'un à côté de l'autre. On n'y voit aucune cour, aucun arbre, d'espaces larges quelconques non plus. [...] Le midi en été la canicule devient cependant insupportable dans cet endroit fermé, où le vent ne pénètre jamais. La ville crée, en général, une impression désagréable. Elle ne consiste qu'en maisons désuètes, semi-écroulées ou complètement délabrées. Il n'y a aucun bâtiment nouveau. Les rues sont malpropres. Souvent, on y trouve des tas de déjections qui s'entassent tombées des hautes maisons car leurs toilettes éjectent sur la rue, et en été apparaît une puanteur insupportable. [...] La ville n'a pas d'avenir puisqu'elle est loin de la route principale qui mène de [la ville de] Serres en Bulgarie, et parce qu'elle est difficilement accessible. En temps de pluie, on n'arrive presque pas à y entrer du côté sud à cause de l'eau qui s'accumule. Même les rues de la ville deviennent impossibles à marcher quand il pleut un peu plus* »²².

Atanas Šopov, similairement à Kănčov envoyé de l'Etat et de l'Exarchat bulgares en Macédoine, se plaint aussi de l'étroitesse des rues et de l'absence de progrès urbain dans la ville : « *la roue n'est jamais passée sur les rues de Melnik* », « *il n'y a pas de rues pour des voitures* », « *aucun jardin, aucune cour*

²⁰ Miletič 1924, 89–90.

²¹ Borisova 2000, 89.

²² Kănčov 1970, 138–139.

[de maison], aucun espace plat »²³. Miletič, quant à lui, confirme la saleté des espaces publics : « Il est bizarre que dans cette ville, si malpropre, surtout à cause des canalisations (gerizi) ouvertes sur les rues, il n'y avait pas beaucoup de maladies »²⁴. Urbanité illustre mais des rues étroites qui, en plus, pouaient : Melnik ne suivait même pas le rythme des changements urbains des villes ottomanes.

Aujourd'hui, il est possible qu'on s'exclame « Vivre à Melnik, c'est formidable »²⁵. « Pittoresque » aujourd'hui, et « avancé » il y a deux siècles, Melnik était simplement obsolète pour la fin du 19^e – début du 20^e siècle lorsqu'on vantait les innovations « modernes »²⁶. La raison pour ce déclin est, comme l'explique Kânčov, la distance de la ville par rapport aux nouvelles artères de communication. Les voies ouvertes par la mer avaient balayé l'ancien commerce utilisant les chemins traditionnels par terre : Melnik est pourtant relativement loin de l'Égée. La vallée de Struma (Strymonas) liait, après 1878, la Bulgarie à la côte égéenne, mais cette route passe bien à l'ouest de Melnik. Vu que les chemins qui passaient par la ville n'étaient plus utilisés, un marché (*çarşı*) se forme dans le village de Sveti Vrač : il commence à concurrencer celui de Melnik pour le devancer dès les années 1890²⁷. La population de la ville commence à la quitter.

Pourtant, ce processus ne la détruit pas. Le moment qui met fin à la vie urbaine de Melnik n'est autre que sa... « libération » par la Bulgarie en 1912. A ce moment, la ville est évacuée par les Turcs. Mais les Grecs, dans un premier temps, subsistent. Pendant la seconde Guerre balkanique en 1913, ils accueillent l'armée hellénique avec un grand enthousiasme, comme libératrice²⁸. Mais l'octroi final de la ville à la Bulgarie signale le départ de sa population qui prend le chemin vers la Grèce. D'abord reconnu par des savants comme Ljubomir Miletič, cet exode sera plus tard occulté dans la littérature bulgare, ou présenté comme continuation de la migration économique précédente. Ainsi, on commence à expliquer le départ de « 12 000 personnes » avec le caractère isolé de la ville²⁹. Même des auteurs conscients de la situation ethnique au Melnik du début du 20^e siècle tendent à voir les départs de la population turque et grecque comme des continuations de tendances migratoires « naturelles »³⁰.

Qui plus est, le départ des Grecs est suivi par le pillage de Melnik, initié par les Bulgares des villages avoisinants qui commencent à saccager les vieilles

²³ Cité d'après Gergov 1976, 11.

²⁴ Miletič 1924, 90.

²⁵ Gergov 1976, 12.

²⁶ Sur ce changement de perception : Vezekov 2004.

²⁷ Aleksandrov 1948.

²⁸ Miletič 1924, 93–94.

²⁹ Aleksandrov 1948.

³⁰ On précise que, déjà avant la guerre, une bonne partie de la population locale s'était installée à Gorna Džumaja car le phylloxéra avait détruit les vignobles : Borisova 2000, 86. Il est vrai que le phylloxera apparaît à Melnik vers la fin des années 1890 mais la ville continuait à exporter du vin jusqu'à la fin de l'époque ottomane : voir Valtchinova (à paraître).

maisons. En décrivant en 1914 un « *Melnik semi-détruit* » (*sic !*), Miletič raconte que la population paysanne « *continue toujours à ramasser dans les maisons vides ce qu'elle peut dérober* »³¹. Il parle d'une ville « *en train de mourir* » dont les maisons sont déjà complètement abîmées de l'intérieur, la charpenterie étant arrachée et les escaliers renversés. Miletič considère qu'après sa visite, « *certains des bâtiments les plus remarquables ont été détruits à fond (dorazrušeni)* ». Effectivement, bientôt les villageois démantèlent la plupart de la ville³². Ce processus est repris dans les années 1920 par les réfugiés bulgares de la Macédoine grecque qui sont installés dans les demeures vides. Parfois, ils abattaient les grands *arhondika* et avec les matériels de construction ils se faisaient des maisons plus petites : plus faciles à entretenir et plus correspondantes à leurs conceptions d'espace domestique³³.

Les auteurs bulgares d'aujourd'hui fustigent sans merci les « *envahisseurs étrangers* » qui « *étaient assez forts pour qu'ils détruisent beaucoup des monuments précieux de Melnik* » : « *On a démoli des maisons et des forteresses. On a démoli des temples et des monastères...* »³⁴. Derrière des exclamations pathétiques de ce genre on cache le fait que le cas de Melnik est exactement le contraire. La ville millénaire « bulgare » a été détruite par des Bulgares, à la suite du départ de sa population qui n'était, pour la plupart, pas bulgare. En résultat, en 1926, la ville n'avait que 722 habitants et leur nombre continuait à diminuer. Deux ans plus tard, en conséquence du déclin, Melnik a été privé du statut de centre de district.

« RANIMER » MAIS AUSSI « PROTÉGER » : MESURES ADMINISTRATIVES, PROJETS ET RÉALISATIONS ARCHITECTURALES DE L'ÉPOQUE COMMUNISTE

À la suite de l'abandon, Melnik ne devient jamais une ville adaptée aux exigences de la vie contemporaine. Après la Seconde Guerre mondiale, il entre dans l'époque du régime communiste bulgare pendant laquelle il fera l'objet d'un intérêt spécial. Mais, dans un premier temps, son destin est incertain. En 1946, Melnik est vu comme « *la ville en train de mourir* ». Ville-ruine, avec passé mais sans futur, Melnik semble complètement « *coupé du monde* » : « *Il y a longtemps que la dernière voiture est entrée à Melnik* ». C'est un lieu sujet à une « *agonie sans pareil* », une « *ville-tombe* » (*gradât-grobnica*) : « *quand une maison*

³¹ Miletič 1924, 85.

³² Nestorova et Kalajdziev 1965, 69 ; Vlachos 1969, 108–111, qui indique que « *la riche librairie de la ville* » était brûlée par les Bulgares. Selon Miletič, certaines des maisons avaient déjà été abîmées par les soldats grecs, apparemment pour qu'elles n'abritent pas de Bulgares. La même chose serait valable pour le vin qui avait été renversé sur les rues : Miletič 1924, 95. Pourtant, selon Vasil Zlatarski, un des premiers grands médiévistes bulgares, c'est bien l'armée bulgare qui a détruit la ville : *Melnik* 1994, 117.

³³ Hristova 2000, 22; Hristova 2002.

³⁴ Gergov 1976, 13.

s'écroule, ses habitants déménagent dans une autre »³⁵. Les pluies transformaient toujours les rues en ruisseaux et coupaient les différents quartiers (*mahali*) l'un de l'autre et la ville entière du monde extérieur³⁶. En hiver, Melnik était presque inaccessible faute de route en bon état.

Sur le plan administratif, il se trouvait dans le département de Blagoevgrad (jusqu'en 1950 région de Gorna Džumaja) et dans le district de la ville (l'ancien village) de Sveti Vrač qui a été nommé en 1949 Sandanski. Mais il était en concurrence même avec le petit village voisin de Vinogradi pour le statut de centre de la commune.

Pourtant, à la même époque, les exigences de la modernisation – bataille définitivement perdue par Melnik – sont progressivement nuancées par une mise en valeur du patrimoine culturel national. L'idée de patrimoine commence à s'institutionnaliser en Bulgarie vers la fin des années 1950. A cette époque, la section « Créations architecturales » (*Arhitekturno tvorčestvo*) auprès du Ministère des bâtiments publics, des routes et de l'urbanisme commence l'étude et l'évaluation de l'état des plus grandes maisons à Melnik : celles de Kourdoupalos, Spandonis, Kehaya, etc. Au même moment, l'Institut des monuments de la culture (IMC), formé en 1957, entreprend l'inventorisation du « patrimoine culturel-historique » (*kulturno-istoričesko nasledstvo*) en Bulgarie et assigne les premiers statuts de monuments de la culture protégés à des objets architecturaux. Les architectes commencent à publier des études sur Melnik et sur d'autres villes du Pirin, tout en appelant à leur protection³⁷. Les travaux de conservation et de restauration des monuments dans le département de Blagoevgrad commencent effectivement au début des années 1960³⁸.

En 1964, Melnik est proclamée « réserve architecturale » (*arhitekturen rezervat*). En mai 1968, le Conseil des ministres vote la résolution pour la promotion de Melnik en « ville-monument (*grad pametnik*) historique et culturelle »³⁹. Parmi les mesures préconisées pour sa protection, on trouve, bien entendu, la restauration de maisons et d'autres édifices censés servir particulièrement à « l'éducation patriotique, communiste et esthétique des travailleurs ». L'évolution, à cette époque, du discours du régime vers le nationalisme détermine l'importance investie dans l'histoire nationale. Cet accent est particulièrement visible dans les mesures pour le bon maintien du tombeau de Jane Sandanski auprès du Monastère de Rožen qui est situé près de la ville. Mais, à côté de la politique de protection du patrimoine, les mesures administratives promeuvent l'idée de « ranimer » la ville par le biais du tourisme. C'est pourquoi, la même résolution du Conseil des ministres lance l'adaptation des habitations à Melnik aux besoins du service touristique et le retour à la viticulture. On envisage aussi la construction d'un hôtel avec restaurant. Le

³⁵ « Melnik » 1946, 14–15.

³⁶ Aleksandrov 1948, 43–46.

³⁷ Levi-Angelova et Stamo 1957 ; Čaneva 1963 ; Stamo 1963.

³⁸ Voir le programme pour la période 1960–1965 dans CDA, 10A/2/12/1–3.

³⁹ CDA, 10A/2/2/7–10.

tourisme combine ainsi la valeur patriotique de l'histoire et les impératifs de l'essor social et économique.

En fait, la logique de développement avait déjà des répercussions sur l'espace urbain de Melnik. En 1962, on approuve le projet d'une maison de culture (*čitalište*), relativement volumineuse, qui a été vite construite. Suit un nouveau bâtiment de l'école primaire locale, largement plus grand et prévu d'abord pour 400 élèves. Le nombre, sans aucun doute, irréal – en 1965 la ville n'avait que 551 habitants – s'inscrit dans l'objectif d'y attirer des enfants des villages voisins⁴⁰. En tous cas, dans les années 1960, les auteurs qui écrivent sur Melnik semblent très optimistes pour son progrès à venir : on parle avec enthousiasme du nouveau bâtiment de l'école, de l'hôtel de la compagnie d'Etat *Balkantourist* dont la construction est attendue, du projet d'une cave de vin moderne, etc.⁴¹.

La double logique – protéger et développer – est poursuivie dans les années qui viennent. En juin 1974, le Politburo du Comité central du Parti communiste bulgare lance une résolution concernant le développement « ultérieur » du département de Blagoevgrad. Le patrimoine y fait l'objet d'une attention spéciale : on décide la restauration des monuments existants et la création de « nouveaux monuments » liés à « *des évènements remarquables de notre histoire qui ont eu lieu dans le département* »⁴². Ces mesures concernent particulièrement le Monastère de Rožen qui est censé devenir « objet culturel et touristique ». En 1975, l'administration départementale de Blagoevgrad vote des mesures pour le « développement social et économique » de Melnik⁴³. Pour relancer le tourisme en ressuscitant la gloire de la vigne locale, l'entreprise de production de vin à Blagoevgrad est invitée à créer une nouvelle marque spéciale nommée *Melnik*. En 1979, le grand hôtel-restaurant de *Balkantourist* est enfin inauguré⁴⁴. En mars 1981, le Conseil des ministres vote une nouvelle résolution pour le développement de Melnik « *comme centre unique de tourisme international et intérieur, et comme une réserve architecturale* »⁴⁵. Les investissements sont augmentés et on prévoit une série de mesures visant à développer ou améliorer le service touristique⁴⁶.

Cependant, les années 1970 marquent une certaine nuance dans la politique de développement existante. L'accent est mis plutôt sur le besoin de conserver et de protéger, les impératifs socio-économiques étant strictement censés en tenir compte. Ainsi, les mesures de 1975 impliquent la révision du plan urbanistique

⁴⁰ Popov 1970. Aujourd'hui, il n'y a presque pas d'élèves de la ville même : Jankova 2000.

⁴¹ Nestorova et Kalajdziev 1965, 71–72.

⁴² CDA, 1B/35/4773/23.

⁴³ ODA-Blagoevgrad, 944/5/70/28.

⁴⁴ Voir les propos de son architecte Mrjankov 1981.

⁴⁵ CDA, 116/7/45/71–73, Razporeždane 18 de 30 mars 1981.

⁴⁶ En fait, la résolution concerne en premier lieu la ville de Sandanski, où on entreprend la création d'un centre balnéaire avec un hôtel, bar-restaurant (*bitovo atrakcionno zavedenie*), supermarché, etc. Le Comité pour la culture est censé agrandir l'inventaire du musée d'archéologie local avec une exposition consacrée à Spartacus (considéré originaire de la région) et à son mouvement.

voté en 1969. Celui-ci se base sur l'état des lieux des années 1930⁴⁷ : pour cette raison, il sous-estime le degré avancé de dégradation des maisons tout en lançant la construction de nouveaux bâtiments publics de grandes dimensions. Maintenant, on donne la priorité à la restauration d'édifices anciens, comme la « Maison de Kourdoupalos ». C'est l'époque où l'IMC lance la proclamation systématique de monuments de la culture dans la région du Pirin et, enfin, termine l'inventorisation du patrimoine de Melnik⁴⁸.

En même temps, on commence à critiquer les nouvelles réalisations architecturales. En 1970 déjà, la maison de culture est vue comme antagonique à l'architecture traditionnelle de la ville⁴⁹. Des architectes comme Zlatka Kirova jugent que la construction d'une école si volumineuse était une faute : le bâtiment définitif est prévu pour 200 élèves alors que les habitants de la ville ne sont pas plus que 350⁵⁰. Au milieu des années 1980, l'architecte et historien de l'architecture Ljuben Tonev estime que l'espace « authentique » de Melnik est gâché par les constructions entreprises durant les deux décennies précédentes. Les nouveaux bâtiments s'inscriraient dans une « dissonance architecturale » par rapport au reste : Tonev considère leur architecture et volumes « *étrangers à la ville* ». Spécialistes comme lui regardent la localité ancienne comme un fait artistique autosuffisant, « *un monument et organisme intégral* », une harmonie « *créée par des apports séculaires* »⁵¹.

Ainsi, à Melnik, la désuétude du passé et le déclin d'une ville, au début du 20^e siècle pas suffisamment « moderne », se transforment en valeur à la fois sur le plan esthétique (la ville est « pittoresque ») et patriotique (elle est « authentique »). Toutefois, cette perception conservatrice du patrimoine n'aurait certainement pas été possible sans les mesures de « protection » des décennies précédentes, c.-à-d. sans l'intervention contemporaine qui est, sinon, rejetée comme une modification « inappropriée ». L'authenticité de la ville est sûrement disputable : elle a été, dans une grande mesure, détruite après les Guerres balkaniques et les architectes reconnaissent que le réseau des rues, tel qu'il était avant 1912, est inexistant⁵². Les travaux de restauration et d'embellissement des années 1960–1970 allaient parfois si loin qu'à leur suite les habitants de Melnik étaient impressionnés par la « beauté » de leurs propres domiciles⁵³.

⁴⁷ Kirova 1979a ; Kirova 1979b.

⁴⁸ Cela concerne aussi le monastère de Rožen qui en fait partie. A ce sujet Mušanov 1985.

⁴⁹ Popov 1970, 295.

⁵⁰ Kirova 1979a.

⁵¹ Tonev 1984, 110, 113. Cependant les auteurs de la maison de culture, de l'école primaire et de l'hôtel de *Balkantourist* ont cherché délibérément la similarité aux monuments de l'architecture vernaculaire et le lien avec les bâtiments contigus. Voir l'entretien avec l'architecte Avdzieva 1963. Sur la maison de culture et l'hôtel comme tentatives d'une architecture moderne inspirée des « traditions nationales » : Arbaliev 1982, 270–271, 274, 277–278.

⁵² Kirova 1979a.

⁵³ Entretien avec Krâstana Ivanova dans Hristova 2000, 141.

Quelque-chose de plus : la quête de l'authenticité passe par des projets de reconstruction de bâtiments qui n'existaient plus depuis des décennies. Cela concerne en particulier la tour d'horloge qui dominait la ville depuis le 18^e siècle et qu'on voit toujours sur les photos des années 1910. On prévoit aussi la reconstruction d'églises tombées en ruines comme *Ste. Varvara*⁵⁴, la résurrection de la rue commerciale (*čaršija*), etc. En réalité, le patrimoine n'est jamais un « fait » qu'il faut juste protéger : il est rendu possible par un travail important d'interprétation, de construction symbolique et, parfois, réelle. Il dépend aussi du succès du silence sur les destructions précédentes.

LA CONSTRUCTION DU PATRIMOINE MÉDIÉVAL DE MELNIK

a. « La métropole d'Alexis Slav » : l'imagination d'une continuité millénaire bulgare

Dans les conditions d'un régime fort « patriotique » comme le communisme bulgare (au moins dès les années 1960), la « protection » du patrimoine de Melnik allait de pair avec l'invention d'un récit historique censé prouver la « bonne » identité de la ville. Pourtant le Melnik moderne s'inscrivait à peine dans l'histoire nationale des Bulgares. Melnik ne rejoint jamais les centres du mouvement éducatif, culturel et ecclésiastique de la jeune nation, connu comme « Réveil ». Sa classification comme « ville de l'époque du Réveil » est, de ce fait, douteuse. Melnik reste également à côté du mouvement révolutionnaire macédonno-bulgare des deux dernières décennies avant les Guerres balkaniques. Sa « participation » aux luttes des Bulgares locaux se limite au fait qu'il a été assailli et partiellement brûlé en 1895 par les activistes du Comité macédonien à Sofia. Dans la mesure où le Melnik ottoman, le Melnik « grec », ne proposait pas suffisamment d'identité bulgare, les savants se tournent vers le Moyen Age, en particulier vers l'époque du Second Empire bulgare (1187–1396).

L'intérêt envers cette époque n'est certainement pas injustifié. Sur le plateau au sud de la ville, on voit des ruines de constructions médiévales, en particulier des monastères de la *Ste. Mère de Dieu (Theotokos) Spileotissa* (nommé aussi *Ste. Zoni*) et de *St. Haralambios*. Sur la même colline, on trouve aussi les vestiges de fortifications attribuées au seul souverain bulgare local : c'est Alexis Slav (1207–1230), membre de la maison des Assénides, qui a transféré en 1212 le centre de son despotat indépendant à Melnik. En 1966, commencent les fouilles dans la « Forteresse de Slav » (*Slavova krepost*), avec la basilique de *St. Nicolas* qui en fait partie. Dans les ouvrages académiques, les maçonneries qu'on trouve sur le plateau de la ville passent pour certains « *des objets les plus caractéristiques de l'architecture*

⁵⁴ Staneva-Garvalova 1979.

médiévale bulgare »⁵⁵. La forteresse est même partiellement reconstruite. Aujourd'hui, on peut passer par une des portes de la citadelle, dont le béton est caché convenablement derrière des pierres et des briques semblables aux matériaux des ruines.

Le personnage du despote médiéval procure à Melnik l'identité bulgare si désirée. A présent, les brochures populaires et les informations touristiques dans la ville la décrivent comme « *la métropole d'Alexis Slav* » et proposent souvent beaucoup plus d'informations sur la partie médiévale que sur la ville du 18^e-19^e siècle. On se réfère également au personnage secondaire du boyard Dragota qui aurait organisé un « soulèvement » local pro-bulgare au milieu du 13^e siècle.

Or, la lecture étroitement ethnique du Moyen Age, toujours dominante en Bulgarie, est inévitablement anachronique : elle projette des phénomènes contemporains sur un passé qui ne partageait pas forcément les mêmes catégories d'identité. D'après les historiens bulgares mêmes, Alexis Slav ne reconnaissait pas l'autorité du roi bulgare tout en établissant alliance avec les Latins et les Byzantins. L'autre héros de la bulgarité locale – Dragota – est d'abord allié de l'empereur de Nicée Jean III Doukas Vatatzès et même lui offre la ville⁵⁶. En plus, les seuls documents d'Alexis Slav conservés jusqu'à nos jours ne sont rédigés qu'en... grec. Il s'agit en particulier d'une charte qui offre les revenus d'un village local au couvent de la *Spileotissa* fondé par le despote. Ainsi, l'identité hellénophone de Melnik s'infilte même dans ses symboles les plus bulgares.

Dans les années 1960, les historiens de Sofia tentent de résoudre ce « problème » de façons diverses. Sans évoquer des données quelconques, un des plus connus médiévistes bulgares, Ivan Dujčev, présume qu'« *Il est indubitable que... le despote Alexis Slav aurait également édité des documents en langue bulgare (šte da e izdaval i dokumenti na bâlgarski ezik) mais aucun parmi eux ne nous a atteint* »⁵⁷. Toujours sans aucun argument documentaire, Dujčev tente d'illuminer pourquoi sur la charte du despote on ne trouve pas de mention de sa mère, la sœur des premiers Assénides sur le trône bulgare⁵⁸. A Dujčev d'expliquer : « *D'ailleurs, lors des offices dans le monastère [de la Spileotissa], on aurait mentionné (šte da sa bili poimenuvani) non seulement la mère du despote Slav... mais également, bien évidemment (sic !), ses oncles, Assen, Pierre et Kalojan, dont les noms ne pouvaient qu'animer la fierté de Slav. Et tout cela – malgré l'emploi de*

⁵⁵ C'est la caractéristique de l'église *St. Nicolas*, donnée par l'architecte Arbaliev 1977, 40. Pour un autre point de vue, voir Prepis 1983. Pour Prepis, l'église date de la fin 9^e – début 11^e siècle : il est donc possible qu'elle ait été fondée dans le cadre du Premier Empire bulgare. Sinon, la décoration en briques qu'on trouve dans les constructions sur le plateau de Melnik est typique des monuments byzantins saloniens et ouest-macédoniens de l'époque des Paléologues : Prepis 1988, 20.

⁵⁶ Dujčev 1972 (première édition 1965), 400–401.

⁵⁷ Dujčev 1972, 392.

⁵⁸ Ou valaco-bulgare à en croire les historiens roumains : les premiers Assénides figurent en plusieurs sources comme « Valaques », une difficulté de plus que les historiens bulgares tentent de « résoudre ».

la langue grecque dans la rédaction de la charte et son usage dans la vie du monastère – était la meilleure preuve (sic !) du lien de la capitale de Slav avec l'Etat bulgare et le peuple bulgare. »⁵⁹. Ainsi, une hypothèse, pratiquement dépourvue de données, se transforme vite en « preuve ».

Dujčev et, à sa suite, d'autres chercheurs bulgares ne se basent non plus sur aucune donnée originale en affirmant que les églises de Melnik étaient construites par « des maîtres bulgares locaux »⁶⁰. Vers la fin des années 1970, la continuité historique et culturelle bulgare de la ville est pourtant même approfondie. On découvre que Melnik était une « solide forteresse bulgare » (*jaka bŭlgarska krepost*) et centre d'une « école artistique du Sud-Ouest » (*jugozapadna hudožestvena škola*) dans le Premier Empire bulgare (681–1018) déjà. Pendant le Second Empire, cette école maintiendrait lien constant avec « l'art officiel » de la capitale Târnograd⁶¹. Ces découvertes restent cependant mal étayées : leurs défenseurs ne se réfèrent qu'à des auteurs qui parlent d'un « art byzantin » et nullement d'une école « bulgare » au sens strict du terme.

En tous cas, les ruines de la « Forteresse de Slav » semblent avoir suscité (et provoquer toujours) un intérêt scientifique et populaire beaucoup plus grand que celles du couvent de la *Spileotissa* qui se trouvent sur le même plateau. C'était pourtant le vrai centre spirituel de Melnik d'autrefois, affilié au grand monastère de *Vatopediou* sur le Mont Athos. Selon les historiens de Sofia, le couvent aurait gardé son « caractère bulgare » jusqu'à la fin (à propos de laquelle on n'apprend pas grand-chose)⁶². Pour démontrer cela, on se réfère à l'existence d'un moine bulgare à la fin du 19^e siècle (n'y avait-il qu'un seul ?) et de noms bulgares sur des monuments tombaux. Pourtant, les monuments épigraphiques notamment ne sont pas trop généreux de ce point de vue. L'édition *Melnik. La ville au pied de la Forteresse de Slav* contient un riche inventaire de dizaines de monuments écrits en caractères grecs et arabes, en particulier des plaques tombales. On n'y voit pratiquement aucun monument en slave / bulgare⁶³. Mais que s'est passé-t-il avec le couvent ? Bien que consacrée à lui, la publication volumineuse *Melnik. Le Monastère Ste. Mère de Dieu Spileotissa*, nous dit uniquement qu'il a été « abandonné » (*izostaven*) après les Guerres balkaniques.

Les bâtiments imposants de la *Spileotissa* sont toujours visibles sur les photos du début du 20^e siècle. Miletič avait vu le monument en 1914. Sa disparition est donc relativement récente. Manifestement, elle n'a eu lieu qu'en Bulgarie, après la « libération » de Melnik. Détail apparemment indésirable dans les études des spécialistes de Sofia.

⁵⁹ Dujčev 1972, 393–394.

⁶⁰ Dujčev 1972, 412 ; Borisova 2000, 90.

⁶¹ Georgieva 1979.

⁶² *Melnik* 1994, 64.

⁶³ *Melnik* 1989, 161–206.

b. Du « Logis byzantin » à la « Maison du boyard »

Les ruines bien sélectionnées sur le plateau ne constituent cependant pas le seul appui du récit de l'identité bulgare du Melnik médiéval. Au milieu de la ville actuelle, on trouve les vestiges d'un bâtiment ancien dont la maçonnerie en pierre et en briques rouges rappelle bien les constructions byzantines. En fait, c'est une maison qui était toujours habitée au début du 20^e siècle. On y jouait même des spectacles théâtraux⁶⁴.

La demeure était appelée par les locaux *to spiti tou Bambourou* ou *to arhondiko tou Bambourou*, c.-à-d. « le logis de [la famille de] Bamboura » (paraît-il une déformation du nom propre Flambouras)⁶⁵. Aujourd'hui, c'est un des rares exemples d'habitations médiévales en Bulgarie et peut-être le seul dont on voit quelque-chose de plus que les fondements. Mais au début du 20^e siècle, le logis de Bamboura n'était pas unique dans la ville : Kânčov découvre « 3–4 grandes maisons en pierre préservées du Moyen Age », toutes propriétés d'« anciennes familles grecques »⁶⁶. Etant le seul qui a atteint l'époque après la Seconde Guerre mondiale, l'édifice était d'abord désigné comme la « Maison byzantine » (*Vizantijskata kâšta*) : c'est la manière dont il est défini par des savants occidentaux comme l'archéologue Paul Perdrizet qui l'ont étudié dès l'époque ottomane.

Au début des années 1960, des auteurs bulgares d'importance secondaire l'appellent toujours ainsi. On le voit comme « un monument unique de l'architecture domestique byzantine »⁶⁷ et se souvient qu'il a été autrefois habité par des familles « helléniques »⁶⁸. Pourtant, le grand médiéviste Ivan Dujčev considère déjà que la désignation « Maison byzantine » est trop « indéterminée » (*neopredelenoto nazvanie*)⁶⁹. La piste est donnée aux hypothèses et aux inventions : on commence à s'attendre, d'une façon de plus en plus déterminée, à ce que dans ces ruines « ressuscite... la maison boyarde du despote de Melnik Alexis Slav »⁷⁰.

La résurrection ne tarde pas trop : dans les années 1970, le « Logis byzantin » se transforme définitivement en « Maison du boyard » (*Boljarskata kâšta*). Sans aucune donnée concrète, les spécialistes bulgares commencent à déclarer que la demeure appartient à un noble bulgare, parfois faisant allusion ou directement

⁶⁴ Borisova 2000, 89.

⁶⁵ Moutsopoulos 1982 ; Vlachos 1969, 54–57. Il semble que cette famille « noble », d'origine aroumaine sans doute, était venue de l'Épire ou de la Thessalie.

⁶⁶ Kânčov 1970, 138.

⁶⁷ Repninski 1963, 22.

⁶⁸ Nestorova et Kalajdziev 1965, 24–25.

⁶⁹ Dujčev 1972, 378.

⁷⁰ Nestorova et Kalajdziev 1965, 24–25 ; Vančev et Cvetkov 1971, 2 ; Gergov 1976, 13.

mentionnant le despote Slav ou Dragota. Or, cette thèse se base sur une continuité problématique entre la ville médiévale et la ville moderne.

D'après les données archéologiques, au 13^e–14^e siècle, Melnik représente une forteresse: l'« urbanisation » y était faible, l'agriculture étant l'occupation principale de la population locale⁷¹. La citadelle d'Alexis Slav et, en général, le Melnik médiéval est situé notamment sur le plateau au sud de la ville actuelle. Vu cette situation typique de l'époque byzantine, il est bizarre de chercher la demeure de Slav ou d'un autre seigneur en bas de colline, au milieu d'un endroit mal protégé. Les historiens bulgares reconnaissent que le Melnik actuel est construit sur le terrain qui, au Moyen Age, représentait la « ville extérieure » (*vânšen grad*) et même la « sous-ville » (*podgradija*), les monastères étant les seules constructions qui, au début du 20^e siècle, subsistaient de la « ville intérieure »⁷².

En outre, la désignation « Maison du boyard » et les allusions autour d'elle font penser à une exagération de l'importance de l'Etat éphémère d'Alexis Slav et, en général, de la tradition étatique bulgare à Melnik. Les quinze à dix-huit années sous le règne du despote semblent épuiser, pour les historiens bulgares, le passé médiéval de la ville. En même temps, les historiens grecs ne semblent pas souffrir d'une pénurie de données en relatant la longue histoire d'un Melnik byzantin⁷³. Pour compliquer les choses, on peut mentionner le fait que Melnik passe davantage de temps même sous une domination serbe : dans les années 1350–1390, comme le reste de la Macédoine, il fait partie de l'empire d'Etienne Dušan et de ses héritiers (Constantin Dragaš, Jean Uglješa)⁷⁴.

Exemple typique d'invention d'une tradition, la « Maison du boyard » fait l'objet de soucis de reconstruction spéciaux. Le projet de réadaptation, élaboré à la fin des années 1970, envisage son aménagement intérieur à l'aide d'une construction en béton armé à deux niveaux dans le cadre du volume existant. On prévoit dans la « Maison du boyard » notamment une exposition sur l'Etat médiéval d'Alexis Slav laquelle est, en fait, au cœur du nouveau plan de la ville-musée⁷⁵. Son objectif général est l'éducation patriotique d'une « génération

⁷¹ Prepis, 1988, 17–18.

⁷² *Enciklopedija* 1995, 38.

⁷³ Enfin, le Melnik byzantin était vraisemblablement le lieu natal de personnages si importants que Kallistos Angelikoudis, théologien byzantin, critique de St. Thomas d'Aquin : Prepis 1988, 14.

⁷⁴ Melnik n'est pas le seul contexte où la personnalité d'Alexis Slav sert à procurer de la profondeur et de la continuité historiques. Par exemple, l'architecte Margarita Harbova considère que Bansko – une autre localité patrimonialisée dans la région du Pirin – serait fondé par le despote : Harbova 1991, 108. Les premières sources sur Bansko ne datent pourtant que de l'époque ottomane et les données archéologiques n'attestent pas l'existence d'une ville médiévale. Pratiquement, Harbova ne se réfère à aucune donnée pour étayer une telle hypothèse.

⁷⁵ Kirova 1979b, 52.

nouvelle consciente du fait qu'elle a hérité du passé d'une ville bulgare ancienne »⁷⁶. La demeure est ainsi inscrite dans une continuité historique tout à fait bulgare. On souligne aussi le besoin de redresser, juste au-dessus de la « Maison du boyard », l'ancienne tour d'horloge, « *la dominante urbaine caractéristique du Melnik de l'époque du Réveil* »⁷⁷.

Les motifs patriotiques, typiques du régime des années 1960–1980, repoussent sûrement la recherche approfondie sur le logis : il est censé devenir vitrine d'un passé national plutôt que problème historique-architectural. Cependant, la datation de la demeure était loin d'être non-problématique. Au début des années 1960, on évoque toujours les opinions de chercheurs qui découvrent dans la « Maison byzantine » à Melnik des éléments « orientaux », répandus dans le monde islamique, l'Afrique du Nord et l'Espagne du Sud comprises⁷⁸.

Lors du premier Congrès d'études bulgares en 1981, l'archéologue grec Nikolaos Moutsopoulos fournit une évaluation du style architectural et, ainsi, de l'ancienneté du bâtiment qui n'a pas grand-chose à voir avec l'idée d'une maison boyarde. L'étude minutieuse de la décoration le mène à la conclusion que le logis date seulement de l'époque... ottomane. Moutsopoulos découvre des vestiges d'une adaptation ottomane des traditions byzantines, visible dans l'ornementation de certaines mosquées à Bursa. Selon lui, la « Maison du boyard » ne peut dater que de l'époque postérieure à la conquête ottomane de Melnik, et même à la conquête de Constantinople par Mehmet II Fatih⁷⁹.

Pour l'instant, on ne trouve pas de critiques bulgares à l'encontre de cet avis : Moutsopoulos est même cité d'une façon neutre dans des ouvrages qui, sinon, présentent toute une autre vision du patrimoine de Melnik⁸⁰. Un autre spécialiste grec – Alkiviadis Prepis – considère cependant que le logis date de la période 1355–1383. Dans ce cas, le bâtiment n'appartient pas non plus à l'époque « illustre » d'Alexis Slav et de Dragota, mais à celle de la domination serbe de Melnik⁸¹. Celle-ci est pourtant si absente des écrits des historiens de Sofia. L'exemple du logis de Bamboura éclaire la sous-estimation et, enfin, le rejet définitif de tout patrimoine autre que bulgare. La définition de celui-ci est cependant assez large et parfois produit des résultats paradoxaux.

⁷⁶ Kirova 1979b, 53.

⁷⁷ Kirova 1979b, 50. Cf. Dočeva 1979. Voir aussi Kirova et Mušanov 1984.

⁷⁸ Repninski 1963, 22.

⁷⁹ Moutsopoulos 1982 : « *Les observations précédentes, notamment l'existence de la décoration en forme de chaîne (qui n'a été signalée dans aucun monument byzantin), des rosaces hexagonales rayonnées et des arcs de cercle nous conduisent à proposer comme chronologie de la seigneurie de Bamboura, à Melnik, les années de Mehmet II, précisément après la prise de Constantinople (1453), lorsque a commencé l'organisation systématique de l'Etat Ottoman* ».

⁸⁰ Selon Melnik 1989, 50, l'architecture de la « Maison de boyard » est marquée par une « influence musulmane » mais le Byzance et la Bulgarie médiévale en seraient les médiateurs.

⁸¹ Prepis 1988, 5–6.

L'INVENTION D'UNE ARCHITECTURE NATIONALE BULGARE

a. De l'oriental au national : la naissance de la « maison de l'époque du Réveil »

A la différence des « énigmes » autour de la « Maison du boyard », les académiciens et les vulgarisateurs touristiques sont dans le même degré unanimes sur les habitations du Melnik de la période ottomane tardive : leur architecture « indique l'époque de notre Réveil »⁸². En Bulgarie, c'est, on pourrait le dire, l'impression relevant du sens commun. Et, effectivement, les maisons de Melnik rappellent bien le plan, l'extérieur et aussi l'intérieur (dans la mesure où il est conservé) d'autres constructions du 19^e siècle qu'on trouve dans des lieux symboles du « Réveil bulgare ». Il s'agit, en particulier, de Trjavna, Veliko Târnovo, Koprivštica, de l'ancien quartier de Plovdiv etc.

Or, l'intérêt scientifique et populaire envers cette architecture « traditionnelle » n'est pas, lui-même, à tel point traditionnel. Entre 1878 et les Guerres balkaniques, on met en valeur uniquement les « traditions » du Moyen Age, « ressuscitées » d'après les formules néo-byzantines que les premiers architectes bulgares apprennent pendant leurs études en Europe occidentale. En même temps, l'héritage architectural de l'époque ottomane n'est pas encore perçu comme un patrimoine national⁸³. Voilà ce que Bogdan Filov, archéologue, historien de l'art et homme politique, écrit en 1916 à propos de la demeure de la famille Kourdoupalos à Melnik : « *La maison a été faite en 1758, mais elle n'est pas trop solide et intéressante comme bâtiment (obače ne e mnogo solidna i ne e interesna kato postrojka)* »⁸⁴.

Cette attitude ne change pas radicalement après la Première Guerre mondiale. Dans son *Histoire de l'art bulgare sous la domination turque*, publiée en allemand en 1933, Filov ne s'intéresse qu'aux monuments ecclésiastiques, comme le Monastère de Rila. En ce qui concerne l'architecture civile de l'époque ottomane (*bürgerliche Architektur*), Filov ne semble pas si respectueux. Il indique le caractère « primitif » de la « maison bulgare » de cette période : les maîtres-maçons n'avaient que des problèmes « simples » à résoudre (*nur einfache Bauprobleme zu lösen*), incomparables avec les grandes entreprises des architectes occidentaux. De plus, selon Filov, l'influence turque était si importante, surtout dans la décoration et le mobilier de l'intérieur, qu'il est particulièrement difficile de

⁸² Par exemple, Borisova 2000, 90.

⁸³ Très représentatif pour l'attitude publique au début du 20^e siècle semble être le bouquin *L'Architecture en Bulgarie*, édité en français par Janaki Šamardžiev : Chamardjiev 1904. Les habitations de l'époque « turque » sont très naturellement mises dans la même rubrique que les autres réalisations « typiques de cette époque-la » : mosquées, églises, monastères, bains, caravansérails, magasins (*mağaza*), boutiques, hans. Rien ne montre que l'auteur considère les maisons d'avant 1878 comme des bâtiments spécifiquement bulgares ou comme des monuments précieux.

⁸⁴ *Melnik* 1994, 116.

distinguer un noyau purement bulgare dans ce type de maisons (*ist es besonders schwierig, den rein bulgarischen Kern bei ihm auszuscheiden*)⁸⁵.

L'idée que la « maison bulgare » de la période de domination ottomane n'est pas si bulgare que cela se laisse voir également chez le géographe Anastas Iširkov. Il définit les maisons de torchis, en particulier celles en deux étages et avec des *čardak*, comme « gréco-orientales », « sud-européennes », « méditerranéennes »⁸⁶. En 1930, on décrit l'ancienne architecture de la ville de Gorna Džumaja (aujourd'hui Blagoevgrad, le centre administratif du département) de la façon suivante : « ... les maisons étaient toutes du même type – [c'était] de l'architecture turque (*sic!* – *turska arhitektura*) – avec de grands *čardaks*, des auvents inclinés, presque toutes de torchis »⁸⁷. Regardés comme peu solides, menacés d'incendies et désuets, une bonne partie de ces « monuments » du passé ont été détruits dans les villes de Bulgarie après 1878 – dans la région du Pirin après 1913. La « modernisation » et l'« européanisation » ont largement effacé une structure urbaine et une architecture, encore considérées, dans un premiers temps, comme « turques ». En revanche, celles-ci se sont conservées dans des endroits qui étaient perdants sur l'arrière-plan du progrès d'autres⁸⁸, Melnik faisant incontestablement partie des premiers.

Cependant, au milieu des années 1920, les habitations de l'époque ottomane, toujours existantes dans des villes comme Trjavna, Koprivštica, Drjanovo, Gabrovo et Plovdiv, entrent dans les albums d'« art architectural bulgare », à côté des bâtiments religieux⁸⁹. Au fur et à mesure, architectes, historiens, ethnographes et écrivains commencent à exalter les demeures d'avant 1878 tout en les promouvant, au moins en partie, comme patrimoine national⁹⁰. La raison de cette réorientation est, sans doute, complexe : c'est l'époque d'un intérêt intense envers les traditions vernaculaires, architecturales en particulier. Cet intérêt est stimulé également par une tournure anti-moderniste typique des débats intellectuels des années 1920–1930, si bien en Europe orientale qu'occidentale. Dans la partie Est du continent, la recherche de la particularité nationale en matière d'architecture passe souvent par une mise en valeur d'exotismes orientaux, considérés ou non comme tels. Dans les Balkans en particulier, les architectes roumains et grecs ont déjà une expérience dans l'emploi de motifs de l'architecture ottomane⁹¹.

Ainsi, dans les années 1930, apparaît le premier répertoire systématique du patrimoine architectural bulgare de l'époque ottomane : ce sont deux volumes édités par l'architecte Todor Zlatev, consacrés respectivement à la « maison

⁸⁵ Filov 1933, 12–14.

⁸⁶ Iširkov 1925, 5, 15.

⁸⁷ Šarkov 1930, 163.

⁸⁸ Cf. Vezekov 2004.

⁸⁹ Kojčev 1925.

⁹⁰ Protič 1925 ; Protič 1927 ; Protič 1929.

⁹¹ Cf. les conceptions d'un style national roumain qui ont largement influencé les débats des architectes bulgares de l'époque : Popescu 2004.

paysanne » et à la « maison urbaine »⁹². Les projets d'un style national bulgare pour les réalisations contemporaines (*arhitektura v Bâlgarski stil*) commencent à s'orienter aussi vers les constructions d'avant la « Libération ». Les architectes Anton Tornjov et Konstantin Džangozov découvrent le « génie bulgare » dans le simple maçon (*djulgerin*) de l'époque « turque »⁹³. On commence à chercher l'inspiration dans « *les ruelles tortueuses et étroites de nos vieilles villes* » (*krivite tesni ulički na starinnite ni gradove*), devant les volumes en saillie (*erker*, le *çikma* ottoman) des anciennes maisons, devant leurs *čardak* (*çardak* en turc), torchis et revêtement en bois des angles, devant leurs portes primitivement forgées, auvents inclinés etc.⁹⁴. Changement, sans doute, impressionnant si on tient compte des plaintes antérieures d'un Kânčov des ruelles de Melnik.

Dans cette mise en valeur d'un patrimoine architectural et urbain bulgare, on ne rejette pas complètement les « influences turques » ou « orientales ». On même indique le caractère « purement » ottoman de certaines composantes : tours d'horloge, fontaines, jardins, certains genres de construction (en torchis ou en bois, selon l'auteur⁹⁵), éléments de l'intérieur comme les placards emmurés, les plafonds en bois sculpté etc. Mais la voie à la « bulgarisation » de cet héritage est déjà ouverte.

Or, elle passe, dans un premier temps, par des analogies avec l'architecture de l'Europe occidentale, en premier lieu avec l'Italie. On compare les maisons du 18^e-19^e siècle avec les *palazzi* de la Renaissance italienne tout en considérant les habitations vernaculaires comme indices d'un « Réveil » (*Vâzraždane*). En fait, les promoteurs de l'architecture de l'époque ottomane assimilent le concept de « Réveil » national bulgare avec la Renaissance dans le sens occidental : le terme bulgare *Vâzraždane* signifie littéralement « renaissance » et peut être attribué également à l'époque culturelle ouest-européenne⁹⁶. *Vice versa*, on suppose que le « Réveil », c'est la Renaissance pour les Bulgares, et l'architecture a été censée jouer le rôle d'un lien entre deux contextes si différents.

La quête d'un style national bulgare n'est pas suspendue par l'arrivée du régime communiste en 1944. Bien au contraire : pendant la période stalinienne, les architectes sont exhortés à la création d'une architecture « *nationale de forme et socialiste de contenu* »⁹⁷. Les constructions de l'époque ottomane sont interprétées alors dans un sens à la fois ethnique et idéologique de classe comme des « créations populaires architecturales » (*narodno arhitekturno tvorčestvo*). Au

⁹² Zlatev 1930 ; Zlatev 1937.

⁹³ Tornjov 1925 ; Džangozov 1943. Cf. Peev 1943.

⁹⁴ Et, aussi, devant leurs tuiles ondulées, d'ailleurs désignées en bulgare comme « tuiles turques » (*turski keremidi*) : Džangozov 1943, 48, 57.

⁹⁵ Les évaluations du style varient parfois voire chez le même auteur. En 1925, l'écrivain et historien de l'art Andrej Protič considère la maison en torchis (*pajantena kâšta*) comme « typiquement bulgare » mais, dans son livre de 1929, elle est déjà vue comme « turque ».

⁹⁶ Sur les analogies « Réveil » – « Renaissance », voir Daskalov 2004.

⁹⁷ Voir les débats entre les architectes bulgares de l'époque qui essaient d'interpréter la commande politique : Momirov 1955.

départ, cette conception cohabite étrangement avec une nouvelle thèse : l'idée d'existence d'une influence « baroque » sur l'architecture « bulgare » du 19^e siècle⁹⁸. Dans les années 1950, les architectes utilisent abondamment un élément dit « baroque » : la ligne courbée (*kobilica*), qu'on trouve sur les frontons des maisons du 19^e siècle à Plovdiv et à Koprivštica, apparaît sur les façades de bâtiments administratifs, d'habitations collectives, de jardins d'enfants, de gares etc.⁹⁹.

Bientôt, les idées existantes au sujet des influences étrangères, qu'elles proviennent de la Renaissance ou du Baroque, sur l'architecture de la maison « traditionnelle » bulgare sont cependant abandonnées. Le contexte ottoman est, quant à lui, progressivement suspendu par la promotion des concepts d'« architecture de l'époque du Réveil [national] » (*vâzroždenska arhitektura*) et de « maison de l'époque du Réveil [national] » (*vâzroždenska kâšta*). Par ceux-ci, on entend souligner le caractère purement « autochtone » des réalisations architecturales du 19^e siècle et des peu qui restent du 18^e dans les villes et les villages bulgares¹⁰⁰. Ainsi, la mise en valeur de ce patrimoine, qui se déploie dans le contexte politico-culturel du régime communiste, est rendue possible par une re-interprétation en termes étroitement nationaux bien plus importante que celle de l'Entre-deux-guerres.

Dans les conditions du nouveau régime, l'architecte Todor Zlatev développe certaines de ses conceptions des années 1930 dans les trois volumes de son *Architecture nationale bulgare*¹⁰¹. Or, les critères de Zlatev pour la définition de celle-ci peuvent sembler surprenants. Enfin, il indique un élément essentiel de « la ville du Réveil bulgare » (*bâlgarski vâzroždenski grad*) et c'est la *čaršija*¹⁰², c.-à-d. le quartier de commerce caractérisant le centre de la ville ottomane et islamique en général (*çarşı*)¹⁰³. Quant à l'architecture, elle peut être répartie, pour Zlatev, en trois groupes de monuments. Le premier relève de la soi-disant « période d'avant le Réveil » (*dovâzroždenski period*) et comprend les mosquées, les bains publics, les caravansérails, les bedestans (*bezisteni*) et les synagogues¹⁰⁴. Le deuxième groupe serait celui de « l'époque du Réveil » (*vâzroždenski*) au sens propre et couvrirait les églises, les écoles, les maisons gouvernementales (*konaci*) et les auberges (*hanove*). Le troisième groupe, distingué par Zlatev, laisse à désirer du point de vue analytique : il comprend des monuments qui peuvent faire partie « à la fois des deux groupes » précédents (tours d'horloge, clochers, portails et fontaines).

Ce choix est, sans doute, bizarre : on peut se demander, par exemple, si, durant le « Réveil », c.-à-d. au 18^e–19^e siècle, on ne construisait pas de mosquées

⁹⁸ Bičev 1955.

⁹⁹ Arbaliev 1982, 270–305.

¹⁰⁰ Cf. Momirov 1955, 226, 246.

¹⁰¹ Zlatev 1955a ; Zlatev 1955b. Cf. Zlatev 1948.

¹⁰² Zlatev 1955a, 21, 45–54.

¹⁰³ Pour une critique de cette conception et de l'interprétation anachronique de la *čaršija* chez des autres auteurs plus récents : Vezenkov (manuscrit non-publié), 11. Cf. Vezenkov 2006b.

¹⁰⁴ Zlatev 1955a, 56–84.

ou de synagogues ou si toutes les écoles, églises et auberges étaient bulgares. Ou bien, qu'est-ce qu'il y a de spécifiquement bulgare dans la maison gouvernementale ottomane connue en Bulgarie comme *konak* : un autre concept turc ? Apparemment, Zlatev suit une stratégie interprétative double : d'un côté, il fait une sélection largement problématique des monuments ottomans et, d'un autre, il en approprie une partie pour l'inventaire des formes architecturales « bulgares » sous-entendues par le terme « Réveil ». Le résultat suggère que tout ce qui est « progressif » est bulgare, le turc, l'ottoman et, en général, l'étranger (les synagogues comprises) étant attribué à une époque obscure et arriérée, celle d'avant le « Réveil ». Ainsi, l'historien de l'architecture sous-estime et, enfin, évacue de son schéma l'importance cruciale de l'administration ottomane pour les innovations urbaines du 19^e siècle : tout ce qui est « nouveau » et « beau » est, en fait, « bulgare ».

Pourtant, Zlatev n'exclut pas complètement l'influence ottomane en matière d'architecture et de structure urbaine : parfois, il propose des comparaisons avec des édifices et des villes dans d'autres parties de l'ancien Empire. Bientôt, même ces références rudimentaires disparaissent. Dans un petit texte de 1957, l'architecte Ljuben Tonev s'attaque particulièrement au fait que Zlatev voit dans les villes du « Réveil » bulgare des formes architecturales, un réseau de rues et une structure urbaine, typiques de la « *ville coloniale turque* » (*turskija kolonialen grad*) et de la « *tradition urbaniste turque* » (*turska gradoustrojstvena tradicija*)¹⁰⁵. Simultanément, Tonev attribue non seulement les églises, les écoles, les *konak* et les auberges du 19^e siècle mais aussi les ponts, les fontaines publiques (*češmi*) et les tours d'horloge (*sahat-kuli*) aux manifestations architecturales d'une « *conscience nationale bulgare* ».

Dans les années 1960, les nouveaux architectes et historiens de l'architecture comme Georgi Kožuharov et Rašel Angelova continuent les critiques à l'encontre de Zlatev¹⁰⁶ et, en général, de toute sorte de « vieilles » interprétations. Le « succès » le plus important de ces auteurs est la démonstration définitive et irrévocable de la maison urbaine de Plovdiv comme un phénomène « purement bulgare »¹⁰⁷. Ils s'attaquent à toute allégation d'influences étrangères sur l'architecture des édifices « de l'époque du Réveil » et se montrent particulièrement intransigeants envers toute analogie avec l'architecture de la capitale ottomane Istanbul. De surcroît, dans sa monographie *La maison bulgare pendant cinq siècles*, Kožuharov postule une continuité directe entre les habitations du Second Empire bulgare et celles de l'époque ottomane.

Or, il reconnaît qu'il y a « *trop peu de données* » sur l'apparence des villes bulgares avant l'invasion turque. Ce n'est pourtant pas un obstacle pour qu'il conclue que les mêmes villes « *avaient un aspect très pittoresque* ». Comme les

¹⁰⁵ Tonev 1987.

¹⁰⁶ En particulier concernant la classification du patrimoine de la région du Pirin : Kožuharov 1966 ; Angelova 1966a.

¹⁰⁷ Kožuharov et Angelova 1971.

« consommateurs » (*potrebiteli*) nécessaires existaient, la construction d'habitations se serait bien développée (*razvito žilištno stroitelstvo*)¹⁰⁸. Bref, la Bulgarie du 13^e et du 14^e siècle, souligne Kožuharov, n'était nullement moins avancée que « les autres Etats civilisés » (*drugite kulturni dâržavi*). Il n'est pas surprenant que, pour le même auteur, l'arrivée des Turcs ottomans ne signifie que dévastation et destruction impitoyable de l'héritage médiéval bulgare. Mais le manque d'idées claires sur ce qui est « authentiquement bulgare » avant le « joug turc » (*tursko robstvo*) entraîne, chez lui et chez d'autres auteurs, des résultats paradoxaux.

Commençons par le titre de l'ouvrage de Kožuharov : les « cinq siècles » de la « maison bulgare » commencent, en réalité, par l'époque ottomane et couvrent cette dernière. Faute de connaissances sur les bâtiments « typiques » de la Bulgarie médiévale, Kožuharov « découvre » dans les villes du Second Empire bulgare des monuments dont le choix est largement révélateur. En premier lieu, ce sont les tours de défense, ce qui sous-entend que l'architecture ottomane ne les connaît pas. La réalité est exactement la contraire : même le mot bulgare pour « tour », « donjon » (*kula*) est dérivé du turc (*kule*). Deuxièmement, ce sont les... bains publics : élément typique des villes islamiques mais non pas vraiment du Second Etat bulgare¹⁰⁹. Mais Kožuharov va même plus loin : il découvre dans celles-ci également des... bedestans (*bezisteni*)¹¹⁰. Il s'agit d'un type de marché couvert ottoman que Zlatev avait prudemment attribué à la période « d'avant le Réveil », c.-à-d. aux monuments non-bulgares.

Cette revendication paradoxale ouvre la voie à une appropriation plus active de formes architecturales considérées antérieurement turques ou ottomanes. Déjà, quand on parle de la ville et de la maison bulgare « de l'époque du Réveil », on emploie, bon gré mal gré, des dizaines de mots d'origine turque, arabe ou persane. Par exemple, Rašel Angelova les décrit à l'aide du lexique suivant : *çardak*, *camlık*, *mutvak*, *maaza* (*mağaza*), *djukjan* (*dükkân*), *češma* (*çeşme*), *komşuluk*, *odaja* (*oda*), *asma*, *čemšir* (*çimşir*), *kaldırım* (du grec *kalos dromos* mais passé par le turc), *mahala* (*mahalle*)¹¹¹. Mais les nouveaux historiens de l'architecture bulgare ne sont pas nominalistes. Selon Kožuharov, le fait que le mot *çardak* est turc (*çardak*) ne signifie pas que l'élément architectural est tel : le *çardak* serait connu avant l'arrivée des Ottomans¹¹². En même temps, on reconnaît que les maisons traditionnelles de la population musulmane en Bulgarie, en particulier dans le Pirin,

¹⁰⁸ Kožuharov 1967, 14–15.

¹⁰⁹ En fait, le Second Empire bulgare (1187–1396) ne connaissait pas les bains à la différence du Premier Empire (681–1018) dont les premières capitales Pliska et Preslav disposaient de bains et de bonnes conduites d'eau : Polivjanni 1989, 135. Quant à Melnik, le bain public de la ville date du 18^e siècle, donc de l'époque ottomane : Harbova 1991, 36. Harbova note que « le culte turc envers l'eau » est resté étranger à la population bulgare : *Ibid.*, 91–92.

¹¹⁰ Kožuharov 1967, 15, 19.

¹¹¹ Angelova 1979. Sur la fonction paradoxalement « patriotique » des turcismes dans le discours historique bulgare, voir Vezenkov 2006a.

¹¹² Kožuharov 1966, 42 (note de bas de page) ; Kožuharov 1967, 78.

ne se distinguent en rien des maisons chrétiennes sauf par l'existence de bains (*hammam*)¹¹³. Leurs plans, détails architecturaux, volumes et façonnage extérieur sont les mêmes.

Mais la solution à ce problème est déjà trouvée : Angelova présume que ce sont les maisons turques qui semblent similaires (*shodni*) aux maisons bulgares et pas l'inverse¹¹⁴. La *Courte histoire de l'architecture bulgare*, éditée en 1965 par l'Académie des sciences à Sofia, le dit explicitement : l'architecture bulgare aurait « exercé une influence sur l'architecture monumentale et surtout sur les demeures des Turcs »¹¹⁵. Kožuharov donne plus de détails : les Turcs ont emprunté le type bulgare de maisons car celles-ci étaient « délaissées » par ses habitants à la suite de la conquête ottomane. Les habitations médiévales bulgares sont devenues « turques » après que les Ottomans s'y sont installés. En conséquence, la maison bulgare a subi un processus de « turcisation » (*poturčvane*) durant cinq siècles¹¹⁶. Pourtant, affirme Kožuharov, les Turcs n'ont pu changer « essentiellement » (*po sâštstvo*) ni l'architecture ni le réseau urbain dans les « terres bulgares ».

Science ou mystification ? Il est difficile de distinguer les deux dans les écrits des architectes bulgares de l'époque communiste. Pourtant, la tendance à expliquer un cercle de plus en plus large de monuments de l'époque ottomane comme « typiquement bulgares » est, aujourd'hui, loin d'avoir terminé. Les tours d'horloge (*sahat kulesi*), préservées dans certaines villes bulgares, étaient considérées même après la Seconde Guerre mondiale comme « turques »¹¹⁷. Mais, à la suite d'ouvrages académiques d'architectes comme Ljuben Tonev¹¹⁸, elles sont à présent perçues à l'unanimité comme phénomènes du « Réveil » national bulgare. Ceci explique, en particulier, le projet de reconstruction de la tour d'horloge à Melnik qui est, pour l'instant, encore en ruines.

¹¹³ Kožuharov 1966, 48–50. Cependant, selon d'autres publications, les maisons turques auraient des traits particuliers redevables au différent « niveau culturel », apparemment « inférieur », des Ottomans : *Kratka* 1965, 173.

¹¹⁴ Angelova 1966b, 152–153.

¹¹⁵ *Kratka* 1965, 195. Cf. Kožuharov 1970, 240 : la tâche fondamentale des recherches architecturales sur l'époque ottomane consisterait en l'étude des traditions bulgares et de leur empreinte sur l'architecture monumentale ottomane dans les « terres bulgares ». Pour démontrer cette « empreinte », on donne un exemple souvent exploité : la mosquée *Bayraklı* à Samokov (Bulgarie de l'Ouest). Un autre argument « scientifique », évoqué en l'occurrence par les académiciens bulgares, c'est le... Majstor Manol, maître-maçon dont la légende existe aussi en Roumanie (*Meşterul Manole*) et dans les autres pays balkaniques. Dans la version bulgare, Manol aurait bâti la mosquée de *Selimiye* à Andrinople (Édime). En fait, c'est dans l'architecture *monumentale* ottomane de la période classique notamment qu'on ne trouve pas d'implication de maîtres chrétiens et, en particulier, bulgares. En revanche, ces derniers participent à des constructions plus tardives – dès la fin du 18^e siècle – et plus modestes comme dimensions, la mosquée de Samokov en étant un des exemples. Voir à ce sujet l'Introduction dans Kiel 1990. Les académiciens de Sofia ne fournissent pas non plus de données démontrant une influence bulgare sur l'architecture des habitations turques.

¹¹⁶ Kožuharov 1967, 19–20.

¹¹⁷ Karasimeonov 1947.

¹¹⁸ Tonev 1952.

b. La « maison de Melnik » : de la « Résidence de Kourdopalos » à la « Maison de Kordopulov »

Ainsi, on assiste à une conversion complète : en une trentaine d'années seulement, une architecture qui était considérée comme héritage triste de l'époque ottomane se transforme en manifestation d'une culture bulgare épanouie, d'un essor national. Quant à l'architecture vernaculaire de Melnik, au bout de sa destruction pendant quelques décennies, elle est « redécouverte » tardivement. Melnik est pratiquement absent des premières publications sur la « maison traditionnelle bulgare » de l'Entre-deux-guerres. Celles-ci exaltent des villes et des villages qui ont effectivement contribué au mouvement national du 19^e siècle : Koprivštica, Trjavna, Veliko Târnovo, Elena, Plovdiv ou Bansko, situé près de Melnik dans le Pirin.

Après la Seconde Guerre mondiale seulement, on se demande en regardant les demeures semi-écroulées de Melnik: « *Ne sont-elles pas, ces maisons, nos anciennes maisons de Koprivštica, Elena et Trjavna...* »¹¹⁹. Ainsi, par le biais de son architecture, perçue désormais en termes étroitement nationaux, la « ville grecque » d'autrefois est progressivement assimilée au patrimoine du « Réveil » bulgare. Dans les années 1960, on entreprend déjà la typologie de la « maison de Melnik » (*melniškata kâšta*). Georgi Kožuharov la voit comme variante de la « maison des Rhodopes » (*rodopskata kâšta*)¹²⁰, c.-à-d. de l'habitation typique de villages dans le massif montagneux à l'est du Pirin. D'autres classifient la « maison de Melnik » comme version de la « zone méridionale de l'architecture du Réveil »¹²¹. Or, les enjeux de la typologie méritent une attention spéciale.

D'abord, par le même procédé interprétatif, Kožuharov et Angelova arrivent à « démontrer » le bon caractère national du patrimoine de l'ancien Plovdiv, c.-à-d. d'un quartier autrefois appelé « grec » et habité par toute sorte de familles chrétiennes. En fait, ils retournent la logique d'explication : au lieu de voir la maison paysanne comme une adaptation de modèles architecturaux urbains, c'est la maison urbaine à Plovdiv ou à Melnik qui est censée représenter une maison paysanne des Rhodopes évoluée. Dans la mesure où le village bulgare est perçu comme gardien d'une authenticité nationale inaltérée par des influences étrangères, cette inversion garantit le caractère « authentiquement bulgare » d'une architecture à la fois ottomane et multiethnique¹²².

Mais à la même époque (années 1960–1970), les historiens bulgares de l'architecture découvrent la « maison des Rhodopes » non seulement à Plovdiv et à Melnik, mais aussi bien à l'ouest et au sud du massif. Ce type architectural est constaté par les savants bulgares en particulier à Salonique et à Ohrid, en

¹¹⁹ « Melnik » 1946.

¹²⁰ Kožuharov 1966.

¹²¹ Vangelov 1979, 5–6.

¹²² Sur la formation, l'aire géographique et la typologie de l'architecture d'habitation ottomane et, en particulier, sur le cas de Plovdiv, voir Cerasi 1998.

Macédoine yougoslave¹²³. Ainsi, l'architecture de toute la Macédoine géographique est censée faire partie de la « maison bulgare méridionale ». La lecture donc de ce terme est à la fois assez large (couvrant la Bulgarie du Sud mais aussi pratiquement toute la Macédoine géographique) et assez étroit (c'est notamment une maison « bulgare » et pas autre) pour qu'elle permette la projection de l'identité nationale loin des frontières actuelles d'Etat. Enfin, la typologie historique-architecturale prend une tournure irrédentiste ouverte permettant la revendication du patrimoine culturel de la plus méridionale république yougoslave avec laquelle, dans les années 1960, la Bulgarie se trouvait déjà en dispute historiographique et linguistique exacerbée.

Quel sont, enfin, les « traits typiques » de la « maison de Melnik » ? On met en avant le haut rez-de-chaussée, les fenêtres en baie à l'étage, les saillies en bois¹²⁴. Mais ces caractéristiques sont à peine suffisantes pour la distinguer d'autres habitations du 18^e-19^e siècle, typiques de l'Empire ottoman. L'*Encyclopédie Région du Pirin* précise qu'elle représente un type de « maison urbaine de l'époque du Réveil » (*gradska vâzroždenska kâšta*), comprenant une partie destinée à la production du vin et à des animaux domestiques, surplombée par une autre qui est la partie habitée¹²⁵. La « maison de Melnik » se distinguerait par son caractère monumental, par une quête de représentativité, par des volumes verticaux et allongés, par deux ordres de fenêtres et une décoration riche. Ainsi, en cherchant sa spécificité, on avance soit les particularités de l'économie locale, soit les volumes « monumentaux » et les décorations copieuses qui caractérisent également d'autres maisons urbaines de cette époque, sans pour autant être applicables à toutes les demeures de Melnik. En l'occurrence, la typologie peu sembler mal fondée. En fait, derrière ces définitions, on peut entrevoir un bâtiment concret de la ville.

La référence aux deux ordres de fenêtres fait penser notamment à la « Maison de Kordopoulos » (*Kordopulovata kâšta*) ou « de Kourdoupalos », mentionnée plus haut. Aujourd'hui, elle est promue dans la littérature de vulgarisation mais aussi dans les études spécialisées comme « la plus grande maison de l'époque du Réveil ». Elle est, de surcroît, une des plus anciennes : selon les données évoquées, elle daterait de 1754. Au moins, c'est l'année qu'on voit sur une plaque d'information posée sur la façade du logis. La même plaque informe les visiteurs que le dernier propriétaire de la maison s'appelait en fait « Manol Kordopulov ». Se terminant par le suffixe slave *-ov*, ce nom est à voir également en nombreuses publications touristiques.

L'impression créée par cette désignation, et, de plus, par la qualification de la demeure comme la plus grande maison du « Réveil », se heurte aux données des savants bulgares du début du 20^e siècle. Kânčov range les membres de la maison de « Kouropalo » parmi les huit familles de Melnik qui, selon lui, n'avaient pas du

¹²³ *Kratka* 1965 ; Kožuharov 1967, 132.

¹²⁴ Cf. Krâstanov et Tonev 1952.

¹²⁵ *Enciklopedija* 1995, 561-562.

tout d'origines bulgares¹²⁶. Les « Kordopal » étaient des Grecs, selon Miletic¹²⁷. Producteurs et commerçants de vin – on peut entrer dans les caves du bâtiment, profondément creusées dans la colline derrière lui –, les Kourdouपालos appartenait à la riche bourgeoisie hellénique locale.

Il est, sans doute, bizarre que la demeure d'une famille grecque¹²⁸ passe pour le modèle de la « maison du Réveil national bulgare » à Melnik. De plus, c'est le cas de bien d'autres bâtiments de la ville et non seulement de maisons. L'église métropolitaine du Patriarcat de Constantinople, le temple *St. Nicolas le Thaumaturge*, de même que le Monastère de Rožen, lui aussi « patriarchiste », sont également vus comme des exemples caractéristiques de l'architecture du « Réveil »¹²⁹. Tout comme à Plovdiv par exemple, les bâtiments estimés aujourd'hui « typiquement bulgares » appartenaient à des familles grecques et à des institutions qui, en fait, luttaient contre le mouvement culturel, ecclésiastique et révolutionnaire bulgare entendu par le concept de « Réveil ».

Or, la « Maison de Kordopulov » est un bon exemple du caractère fort sélectif de la conception de « maison de l'époque du Réveil ». Le logis peut impressionner avec sa ressemblance avec nombre d'habitations dans les Balkans et non seulement. Par exemple, les deux ordres de fenêtres dont le supérieur consiste en vitraux aux éléments géométriques et végétaux sont à trouver dans les riches *arhondika* de villes comme Siatista, Veria et Kastoria en Macédoine grecque¹³⁰. Le même élément architectural existe aussi en Thessalie, en Epire, à Gjirokastër en Albanie du Sud. Sur la base de ces exemples, l'historien de l'architecture Alkiviadis Prepis décrit l'activité de toute une école architectonique macédonno-épirote, absente des études bulgares¹³¹.

¹²⁶ Kănčov 1970, 142–143. Kănčov a d'ailleurs la même opinion au sujet de la famille de « Vlambouro », les propriétaires de la « Maison du boyard ».

¹²⁷ Le nom est connu en versions différentes : Kourdouपालos, Kordouपालou, Kouropalou, Kouropalatis : cf. Vlachos 1969, 57–58. La version la plus correcte semble être Kourdouपालos. En Bulgarie, on emploie la forme Kordopoulos, apparemment en reconnaissant dans la terminaison le suffixe grec typique de noms de famille. Le bâtiment est connu également, d'après son occupant postérieur, comme la « Maison du Tzintzar » (*Cincarovata*).

¹²⁸ Les auteurs bulgares ne manquent jamais d'indiquer l'attitude bienveillante du dernier membre de la famille envers le mouvement révolutionnaire bulgare. Sur les différentes évaluations de la personnalité de Manolis Kourdouपालos dans les écrits bulgares et grecs, voir Valtchinova (à paraître).

¹²⁹ Vangelov 1979, 6–7. L'Eglise bulgare, établie en 1870 par *firman* du sultan Abdülaziz, n'avait que le statut d'Exarchat, les « patriarchistes » étant les fidèles à l'Eglise de Constantinople qu'ils soient d'origine grecque, valaque ou slave.

¹³⁰ Veria et Kastoria n'avaient pourtant pas de population bulgare importante et à Siatista il n'y avait pas du tout des Bulgares / Slaves : Kănčov 1996, 143, 265, 274.

¹³¹ Prepis 1987. L'interprétation intransigeante de la maison comme « bulgare » et liée au « Réveil national » produit parfois des paradoxes extrêmes. Par exemple, Stefan Stamov (Stamov 1989, 89) l'attribue à la phase du « Réveil mûr » (*zrjalovâzroždenska*), bien qu'elle date du mi-18^e siècle, c.-à-d. d'une époque trop précoce pour la plupart des périodisations du « Réveil » bulgare. Il paraît que, dans ce cas, la raison principale pour une telle datation réside dans le caractère trop imposant et urbain de l'édifice: des familles bulgares auront des demeures de comparables dimensions un siècle plus tard.

La conception des deux ordres de fenêtres dont les supérieures sont vitrées, à l'arche pointue et ne s'ouvrent pas est typique également des palais ottomans classiques. On la trouve à Istanbul, dans les *yali* du Bosphore et en Asie Mineure : par exemple, dans la Maison de Murad II à Bursa, dans le Pavillon de Bagdad du palais de Topkapı ainsi que dans le Pavillon de Aynalı Kavak¹³². Les mêmes « vitraux » existent aussi, chose surprenante, dans l'église du Monastère de Rožen. *Vice versa*, ils sont si atypiques de la Bulgarie et même de la plupart des maisons de Melnik existantes qu'on sent besoin d'en donner une explication.

Les brochures et les autres informations touristiques indiquent à l'unanimité qu'il s'agit d'une influence « *vénitienne et orientale* », ce dernier terme étant prudemment mis à la seconde place¹³³. Ainsi, on préfère avancer une influence « européenne », tout ce qui est ottoman étant vu comme étranger à l'architecture nationale¹³⁴. La même chose est valable pour l'aspect intérieur de la « Maison de Kourdoupalos », la demeure étant la seule de Melnik dont on peut voir toujours une partie du mobilier et de la décoration authentiques. Les auteurs bulgares d'aujourd'hui parlent, par exemple, de son « mobilier baroque » : apparemment, ils ont oublié la classification antérieure des niches et des placards emmurés, ou des plafonds sculptés, comme « turcs » et même comme « arabes »¹³⁵. La provenance des objets de la vie quotidienne n'est pas non plus à négliger. Par exemple, la faïence découverte à Melnik appartient aux deux centres ottomans les plus importants dans cet artisanat : İznik et Kütahya¹³⁶. Et si certains spécialistes se rendent compte de cet héritage, le touriste qui visite à présent la « Maison de Kourdoupalos », y trouvera un... *sauna* au lieu d'un *hammam*.

Le fait que l'idée de patrimoine architectural bulgare de l'époque ottomane est rendue possible par une interprétation fort tendancieuse de modèles ottomans est particulièrement visible dans l'existence de maisons musulmanes parmi celles du « Réveil » bulgare. A Melnik, on en découvre aussi des exemples comme la « Maison du Bey » ou la « Maison de Pašov » (*Bejskata, Pašovata*). Datant de 1815, elle abrite, à présent, le musée local d'histoire. On y distingue pourtant bien les ailes de l'espace domestique musulman : le *selamlık* et le *harem*¹³⁷.

¹³² Cf. Ünsal 1973, 67–69.

¹³³ Voir, par exemple, Vančev et Cvetkov 1971, 3, ou l'article « Kordopulov House » sur http://en.wikipedia.org/wiki/Kordopulov_House qui mentionne cependant l'architecture ottomane.

¹³⁴ Bien qu'il y ait un quasi-consensus au sujet de la technologie « vénitienne » des fenêtres vitrées, même cette thèse n'est pas indiscutable. Prepis la rejette et considère que les fenêtres en question ne sont pas liées aux vitraux occidentaux mais qu'elles relèvent d'un modèle byzantin modifié dans l'architecture ottomane. En fait, c'était l'Empire ottoman qui exportait des fenêtres vitrées à Venise... Pour plus de détails : Prepis 1987, 91–95.

¹³⁵ Protič 1929 ; Zlatev 1937, 34.

¹³⁶ Neševa 1985.

¹³⁷ Sinon on parle du bey dont la maison est utilisée à présent pour les buts de l'éducation patriotique en termes quasiment racistes. Spas Gergov suggère l'image de l'opresseur musulman, sale dans tous les sens du mot, violant les femmes chrétiennes : « ... ici il n'y avait pas qu'une seule belle fille [bulgare] qui ait choisi le sacrifice au lieu des mains malpropres du voluptueux » (Gergov

Similairement, dans les autres villes des Balkans et de l'Anatolie, l'architecture des quartiers chrétiens et musulmans est similaire et on ne peut pas dire que les « belles » maisons n'appartenaient qu'à des familles grecques, arméniennes ou slaves¹³⁸. Encore moins peut-on imaginer la pertinence des maisons turques pour l'essor des mouvements politiques des nations chrétiennes de l'Empire, comme le « Réveil » des Bulgares.

Au début du 20^e siècle, les voyageurs et les savants bulgares ne distinguaient pas non plus les habitations turques des habitations « traditionnelles bulgares » mais ils n'avaient pas encore l'idée que les premières représentent des variantes des secondes. Et ils pouvaient exprimer leur admiration ou mépris par rapport à toutes les deux. Lorsque Ljubomir Miletić parle de Melnik comme « *une ville formidable par son architecture originale* », il n'évoque pas la « Maison de Kourdoupalos » sinon pour ses caves. Voilà pourtant le premier bâtiment qu'il remarque : « *Sur le premier plan, on est impressionné par le grand et très beau konak de Musta bey...* »¹³⁹. C'est la perception de gens qui vivaient ou ont vécu dans le contexte culturel ottoman que l'invention du patrimoine national, qui se développe en Bulgarie sous le régime communiste, va complètement refouler.

Dans les années 1960, il est toujours possible d'établir des analogies entre les demeures de Melnik et celles d'autres centres de l'Empire ottoman. L'architecte Georgi Repninski découvre des analogies entre les fenêtres de la « Maison de Kourdoupalos » et celles de résidences en Asie Mineure. Le même auteur souligne le contexte ottoman de l'architecture du « Réveil » et ceci dans un sens double. D'un côté, l'Empire transférait l'art « oriental » dans les « pays assujettis » (il s'agit, apparemment, de pays non-musulmans) et, d'un autre côté, l'architecture de ces derniers influait sur celle de l'Asie Mineure et d'autres provinces de l'Est de l'Empire. Il explique de cette façon « *la grande similarité* » entre les habitations dans les Balkans et en Anatolie¹⁴⁰.

Naïves ou pas, vers la fin de la même décennie, ces références disparaissent complètement de l'histoire de l'architecture bulgare pour céder place à des interprétations largement plus problématiques. Une publication de 2003 évalue même les... mosquées comme « *partie de notre héritage* », « *de notre histoire* », « *de notre culture artistique* ». On les dénie aux Turcs, ottomans ou contemporains, car elles représenteraient le résultat du travail et du savoir-faire de maîtres bulgares. Ainsi, les mosquées s'avèrent être aussi monuments du « Réveil »

1976. 16). L'ouvrage de Gergov est, certes, vulgarisateur mais il faut souligner qu'il est publié sous la « direction scientifique » de l'académicien Ivan Dujčev.

¹³⁸ Goodwin 1971, 429–457. Même les *selamlık* et *harem* ne constituent pas forcément des traits caractéristiques de la maison musulmane en tant qu'espaces particuliers bien séparés. Ce n'était évidemment pas le cas des maisons de familles moins aisées : cf. K m rc ođlu 1966, 24.

¹³⁹ Miletić 1924, 85–86. Le bâtiment est,   présent, en très mauvais  tat.

¹⁴⁰ Repninski 1963, 21, 22.

national bulgare (*vâzroždenski pametnici*)¹⁴¹. Sur cet arrière-plan, la conversion de la maison ottomane en maison bulgare semble être un exercice médiocre.

CONCLUSION : L'IMAGINAIRE DU TOURISME

Aujourd'hui, l'emprise publique de cette conversion est certainement impressionnante. Très probablement, pour la plupart des Bulgares contemporains, l'architecture des habitations de la période ottomane, conservée dans d'autres pays des Balkans, paraît forcément « bulgare ». La même chose est valable pour le patrimoine architectural de la Turquie anatolienne. La vue de la ville de Safranbolu, par exemple, serait, à cet égard, presque choquante : c'est une localité pratiquement jumelle à celles du « Réveil » national bulgare, bien que située dans la partie centre-nord de l'Asie Mineure.

Le touriste qui visite aujourd'hui la ville la plus petite de la Bulgarie ne voit pas ce contexte plus large. On lui vante l'architecture du « Réveil » et l'« illustre » tradition urbaine de Melnik¹⁴². Néanmoins, on lui propose une mise en scène largement plus rurale qu'urbaine. A l'intérieur des maisons, adaptées comme auberges, et des tavernes, on voit des costumes paysans, des poupées représentant des villageois, des instruments agricoles, des calebasses évoquant la modestie rurale. On trouve ces derniers même dans la « Maison de Kourdoupalos », malgré son caractère résolument citadin. La moitié du musée d'histoire local est consacrée à la vie rurale et au travail agricole. Les impératifs du tourisme exercent leur influence également sur l'espace extérieur. Les maisons qui accueillent des touristes ont des cours et des jardins pleins de fleurs – contrairement à l'observation d'il y a un siècle : « *On n'y voit aucune cour, aucun arbre...* ».

Idéalisation du passé bourgeois et citadin mais exposition d'un passé pittoresque, paysan. Apparemment, malgré la théorie de la « ville du Réveil national bulgare », on ne reconnaît pas forcément le « typiquement bulgare » dans une culture urbaine. Les traits distinctifs de ce qui est perçu comme l'authentiquement national sapent l'idée de l'espace urbain avec son aspect cosmopolite et multilingue.

Dans l'ambiance des « coutumes populaires » liés à l'agriculture, les touristes savourent le produit de l'économie locale : le célèbre vin de Melnik. Le fait que le

¹⁴¹ Roškovska 2003, 6, 10, 24.

¹⁴² Qui plus est, les habitants de Melnik, eux-mêmes pour la plupart descendants d'anciens villageois, reprennent le discours sur le caractère urbain du lieu. Ils insistent à marquer leur distinction par rapport aux « paysans » des villages avoisinants. Ils ne s'habilleraient et ne parleraient pas comme eux : « *les gens eux-mêmes ne se considèrent pas paysans* » : Hristova 2000, 20–21, 26–27, 87, 90. Paradoxalement, ils expliquent cette caractéristique « essentielle » de la ville par son passé « grec », bien qu'ils ne se considèrent pas Grecs non plus. Loin de l'histoire officielle qui parle uniquement de la « forteresse de la bulgarité », la mémoire locale maintient son propre récit tout en sélectionnant ses éléments : le passé urbain grec doit légitimer l'urbanité de gens dont l'origine, pour la plupart, n'a pas grand-chose à voir ni avec l'hellénisme ni avec l'urbanité.

vin, autrefois décrit par les voyageurs, n'existe plus, ne gêne pas la suggestion d'une tradition ininterrompue¹⁴³. Généreusement proposé aux touristes, le vin est lié à l'esthétique héroïque masculine des luttes de la période de domination ottomane. Curieusement, une ville qui n'a jamais participé au mouvement révolutionnaire bulgare en Macédoine est aujourd'hui le symbole de celui-ci. A présent, Melnik promeut l'identité bulgare, nuancée par un certain régionalisme, par une « macédonité » touristique : la musique macédonienne, les portraits de Jane Sandanski (lui-même enterré près du Monastère de Rožen) et des autres révolutionnaires du début du 20^e siècle accompagnent inévitablement le visiteur.

Maisons de l'époque du « Réveil » national au lieu d'architecture ottomane, tradition bulgare au lieu de passé grec, musée au lieu de ville : similairement au travail de l'historien, le tourisme refoule les ruptures du passé et invente les continuités du patrimoine.

BIBLIOGRAPHIE

Documents d'archives :

- CDA (Archives centrales d'Etat – Sofia), 1B/35/4773/23, CDA, 10A/2/2/7–10, CDA, 10A/2/12/1–3, CDA, 116/7/45/71–73.
 ODA-Blagoevgrad (Archives régionales – Blagoevgrad), 944/5/70/28.

Ouvrages et articles:

- ALEKSANDROV, L., « Pričini za upadâka na gr. Melnik », in *Geografski pregled*, 4–5, 1948.
 ANGELOVA, R., *Progresivni tendencii vâv vâzroždenskata žilištna arhitektura*, BAN, Sofija, 1979.
 ANGELOVA, R., « Proučvanija vâru kultovata i obštstvenata arhitektura po dolinata na reka Struma », in *Izvestija na STIGA*, 19, 1966.
 ANGELOVA, R., « Vâzroždenski kâšti ot Jugozapadnite Rodopi », in *Izvestija na STIGA*, 19, 1966.
 ARBALIEV, G., *Nacionalni tradicii v arhitekturata*, Tehnika, Sofija, 1982.
 ARBALIEV, G., *Stroitelni i hudožestveni tradicii na bâlgarskata arhitektura*, Tehnika, Sofija, 1977.
 AVDŽIEVA, M., « Nova čitalištna sgrada v Melnik », in *Arhitektura*, 6, 1963.
 BIČEV, M., *Bâlgarski barok*, Sofija, 1955.
 BORISOVA, V., « Obšttnostna mobilnost i kulturni vlijanija (Prenosi v kulturata na “malkija grad” Melnik) », in HRISTOVA, S. (dir.), *Graničnata identičnost na malkija grad*, Universitetsko izdatelstvo Neofit Rilski, Blagoevgrad, 2000.
 ČANEVA, N., « Arhitekturni pametnici v Jugozapadna Bâlgarija i opazvaneto im », in *Muzei i pametnici na kulturata*, 3, 1963.
 CERASI, M., « The Formation of Ottoman House Types : A Comparative Study in Interaction with Neighboring Cultures », in NECİPOĞLU, G. (dir.), *Muqarnas XV : An Annual on the Visual Culture of the Islamic World*, E.J. Brill, Leiden, 1998.
 CHAMARDJIEFF, J., *L'Architecture en Bulgarie*, Imprimerie de la Cour, Prošek frères, Sofia, 1904.
 DASKALOV, R., *The Making of a Nation in the Balkans. Historiography of the Bulgarian Revival*, CEU Press, Budapest, 2004.

¹⁴³ En 1948, on constate qu'à Melnik il n'y a plus de vignobles anciens. Les célèbres vignes auraient été détruites par le phylloxera. On note que les caves sont « vides, délaissées et s'écroulent vite ». Il n'y avait plus une seule goutte du célèbre vin de Melnik : Aleksandrov 1948, 46.

- DOČEVA, V., « Opit za rekonstrukcija na arhitekturnija ansambâl v Melnik », in *Muzei i pametnici na kulturata*, 3, 1979.
- DUJČEV, I., « Melnik prez srednovkovieto », in DUJČEV, I., *Bâlgarsko srednovkovie*. Nauka i izkustvo, Sofija, 1972.
- DŽANGOZOV, K., *Bâlgarska nacionalna arhitektura*, Sofija, 1943.
- ENCIKLOPEDIJA Pirinski kraj, vol. 1, Blagoevgrad, 1995.
- FILOV, B., *Geschichte der bulgarischen Kunst unter der türkischen Herrschaft und in der neueren Zeit*, Walter de Gruyter, Berlin und Leipzig, 1933.
- FOURTOUNAS, G., FOURTOUNA, E., *Meleniko. I poria tou ana tous eones*, Syndesmos Evelpidon Melenikou Sidirokastrou, Sidirokastru, 2002.
- GEORGIEVA, S., « Srednovkovnijat Melnik », in *Muzei i pametnici na kulturata*, 3, 1979.
- GERGOV, S., *Melnik*, Sofija press, Sofija, 1976.
- GOODWIN, G., *A History of Ottoman Architecture*, Thames & Hudson, London, 1971.
- HARBOVA, M., *Gradoustrojstvo i arhitektura po bâlgarskite zemi prez XV–XVIII vek*, BAN, Sofija, 1991.
- HOZOURI, E., *Skotinos Vardaris*, Kedros, Athina, 2004.
- HRISTOVA, S., « Grad i granica : identičnostta kato sâznatelen izbor », in HRISTOVA, S. (dir.), *Gradât : simboli, obrazi, identičnost*, Lik, Sofija, 2002.
- HRISTOVA, S., « Kulturata na malkija grad : Melnik v kraja na veka », in HRISTOVA, S. (dir.), *Graničnata identičnost na malkija grad*, Universitetsko izdatelstvo Neofit Rilski, Blagoevgrad, 2000.
- Anastas Iŝirkov, *Harakterni čerti na gradovete v Carstvo Bâlgarija*, Sofia, 1925
- JANKOVA, A., « Učiliŝteto v Melnik », in HRISTOVA, S. (dir.), *Graničnata identičnost na malkija grad*, Universitetsko izdatelstvo Neofit Rilski, Blagoevgrad, 2000.
- JIREČEK, K., *Istorija na bâlgarite*, Nauka i izkustvo, Sofija, 1978.
- KĂNČOV, V., *Makedonija. Etnografija i statistika*, Marin Drinov, Sofija, 1996.
- KĂNČOV, V., *Pâtuvane po dolinite na Struma, Mesta i Bregalnica*, in KĂNČOV, V., *Izbrani proizvedenija*, vol. 1, Nauka i izkustvo, Sofija, 1970.
- KARASIMEONOV, P., « Kulata v Bansko i kulite-časovnici v naŝite zemi », in *Arhitektura*, 6–7, 1947.
- KIEL, M., *Studies on the Ottoman Architecture of the Balkans*. Variorum, Aldershot, 1990.
- KIROVA, Z., « Melnik – problemi na arhitekturno-istoričeskija rezervat », in *Arhitektura*, 5, 1979.
- KIROVA, Z., « Melnik – problemi na konservacijata i rekonstrukcijata », in *Muzei i pametnici na kulturata*, 3, 1979.
- KIROVA, Z., MUŠANOV, N., « Arhitekturnijat pârvoobraz na Boljarskata kâŝta v Melnik », in *Pliska, Madara, Preslav*, 16, 1984.
- KOJČEV, P., *Bâlgarskoto arhitekturno izkustvo*, Dârŝavna pečatnica, Sofija, 1925.
- KOLTSIDAS, A., *Istoria tou Melenikou. I diahroniki poria tou Ellinismou*, Afoi Kyriakidi, Thessaloniki, 2005.
- KÖMÜRÇÜOĞLU, E. A., *Das Alttürkische Wohnhaus*, Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 1966.
- KOŽUHAROV, G., *Bâlgarskata kâŝta prez pet stoletija*, BAN, STIGA, Sofija, 1967.
- KOŽUHAROV, G., « Narodnata kâŝta v dolinite na rekite Struma i Mesta prez vtorata polovina na 19 vek », in *Izvestija na STIGA*, 19, 1966.
- KOŽUHAROV, G., « Perspektivni zadači na bâlgarskata arhitekturno-istoričeska nauka », in *Izvestija na STIGA*, 23, 1970.
- KOŽUHAROV, G., ANGELOVA, R., *Plovdivskata simetrična kâŝta*, BAN, Sofija, 1971.
- KRĂSTANOV, G., TONEV, P., « Starinnata arhitektura na grad Melnik », in *Arhitektura i stroitelstvo*, 8–9, 1952.
- KRATKA istorija na bâlgarskata arhitektura, BAN, Sofija, 1965.
- LEVI-ANGELOVA, R., STAMOV, S., « Pametnici na kulturata v Pirinskija kraj i grîŝite za tŝhnoto opazvane », in *Pametnici na kulturata i muzei*, 3, 1957.
- « MELNIK – gradât, kojto umira », in *Zemja i hora*, 1, 1946.
- MELNIK. *Gradât v podnoŝieto na Slavova krepost*, BAN, Sofija, 1989.
- MELNIK. *Manastir « Sv. Bogorodica Spileotisa »*, NAM, Solija, 1994.

- MILETIČ, Ljubomir, « V polurazrušenija Melnik », in *Makedonski pregled*, 2, 1924.
- MOMIROV, E. (dir.), *Problemi na Bălgarskoto arhitekturno nasledstvo. Sbornik*. Nauka i izkustvo, Sofija, 1955.
- MOUTSOPOULOS, N., « La seigneurie de Melnik », in *Pârvi meždunaroden kongres po bălgaristika*, Sofija, 23 maj – 3 juni 1981, vol. 1 / 1 / 1 : *Bălgarskata dăržava prez vekovete*, BAN, Sofija, 1982.
- MRJANKOV, K., « Hotel-restorant "Melnik" v grad Melnik », in *Arhitektura*, 4, 1981.
- MUŠANOV, N., « Opazvaneto na Roženskiija manastir kato arhitekturno-hudožestveno javlenie », in *Arhitektura*, 3–4, 1985.
- NEŠEVA, V., « Fajans ot Melnik », in *Bălgarska etnografija*, 1, 1985.
- NESTOROVA, E., KALAJDŽIEV, G., *Melnik*. Nauka i izkustvo, Sofija, 1965.
- PEEV, C., *Alte Häuser in Plovdiv*, Florian Kupferberg Verlag, Berlin, 1943.
- PENEVA-VINCE, L., « Srednoevropejski vlijanija za vâznikvaneto na vinarskite izbi v grad Melnik », in *Bălgarska etnografija*, 1, 1984.
- POLIVJANNI, D., *Srednovekovnijat bălgarski grad prez XIII–XIV vek*. Nauka i izkustvo, Sofija, 1989.
- POPESCU, C., *Le Style national roumain : construire une nation à travers l'architecture, 1881–1945*. Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2004.
- POPOV, D., « Novite obtestveni sgradi v njakoi gradove v Jugozapadna Bălgarija », in *Izvestija na STIGA*, 23, 1970.
- PREPIS, A., *Izsledvanija vâru njakoi srednovekovni arhitekturni pametnici v Melnik*, Thèse de doctorat (résumé), ITIGA, BAN, Sofija, 1988.
- PREPIS, A., « Kâm problema za datirovkata na srednovekovnata katedrala "Sv. Nikola" v krepostta na Melnik », in *Pârvi meždunaroden kongres po bălgaristika*, Sofija, 23 maj – 3 juni 1981, vol. 1 / 6 / 1 : *Kulturata na srednovekovna Bălgarija*, BAN, Sofija, 1983.
- PREPIS, A., « Roženskijat manastir prez perioda XVI – načaloto na XX vek », in *Palaeobulgarica*, 2, 1987.
- PROTIČ, A., *Denacionalizacija i vâzražđane na Bălgarskoto izkustvo prez turskoto robstvo ot 1393 do 1879 g.*, Sofija, 1929.
- PROTIČ, A., *Elenskite čorbadžii i tjahnata kâšta*, Pečatnica Hudožnik, Sofija, 1925.
- PROTIČ, A., *Kâštata na koprivštenci*, Sofija, 1927.
- REPINSKI, G., « Melniškata kâšta », in *Arhitektura*, 6, 1963.
- ROŠKOVSKA, A. A., *Bălgarskite majstori i pametnicite na isljama u nas*, Ab, Sofija, 2003.
- ŠARKOV, V., *Grad Gorna Džumaja. Minalo i dnes*. Pečatnica na AVIF, Sofija, 1930.
- STAMOV, S., *Bălgarskata žilištna arhitektura (XV–XIX v.)*, BAN, Sofija, 1989.
- STAMOV, S., « Da zapazim našite gradove-muzei ! Melnik », in *Muzei i pametnici na kulturata*, 3, 1963.
- STANEVA-GARVALOVA, H., « Konservacija i adaptacija na čerkvata "Sv. Varvara" », in *Muzei i pametnici na kulturata*, 3, 1979.
- TASEV, H., *Borba za nacionalna prosveta v Melniškija kraj*, Narodna prosveta, Sofija, 1987.
- TONEV, L., *Gradoustrojstvoto v NRB*, Tehnika, Sofija, 1984.
- TONEV, L., *Kuli i kambanarii v Bălgarija do Osvoboždenieto*, BAN, Sofija, 1952.
- TONEV, L., « Za njakoi neizjasneni vâprosi ot našeto gradoustrojstveno nasledstvo », in TONEV, L., *Pa pâtja na bălgarskoto gradoustrojstvo*, BAN, Sofija, 1987.
- TORNJOV, A., *Arhitekturni motivi iz Bălgarija*, Pečatnica na AVIF, Sofija, 1925.
- TSOPROS, K., *Anamnis : Meleniko-Thessaloniki*, Idryma Meleton Hersonisou tou Emou, Thessaloniki, 1992.
- ÜNSAL, B., *Turkish Islamic Architecture in Seljuk and Ottoman Times 1071–1923*, Academic Editions, St. Martins Press, London & New York, 1973.
- VĂLTCHINOVA, G., « "Melniškijat gârcizâm": za bračnite strategii v konstruiraneto na etnokulturnata identičnost », in *Bălgarska emologija*, 3–4, 1999.
- VĂLTCHINOVA, G., « Ökologie, Familienstruktur und Konstruktion der ethno-kulturellen Identität », in BRUNNBAUER, U., et KASER, K. (dir.), *Vom Nutzen der Verwandten. Soziale Netzwerke in Bulgarien (19. und 20. Jahrhundert)*, Böhlau, Wien / Köln, 2001.

- VÄLTCHINOVA, G., GANEVA, R., « Melnik meždu "bälgarina-orač" i "sredizemnomorecalozar" (Za trajnostta na edna etnokulturna harakteristika) », in *Istoričeski pregled*, 2, 1997.
- VALTCHINOVA, G., « Nationalism at (Symbolic) Work : Social Disintegration and National Turn in Melnik and Stanimaka » (à paraître).
- VANČEV, J., CVETKOV, B., *Melnik*, Nauka i izkustvo, Sofija, 1971.
- VANGELOV, I., « Arhitekturnoto nasledstvo na Blagoevgradski okräg », in *Arhitektura*, 1, 1979.
- VEZENKOV, A., « How Sad Reality Became Cultural Heritage », texte présenté à la conférence *The Balkans and Globalization* organisée par CAS-Sofia, CPS-CEU, Budapest, 4–6 juin 2004.
- VEZENKOV, A., *Ot nacionalna kâm selišna istorija : po vâprosâ za promenite v dnešnute bälgarski gradove predi 1878 g.* (manuscrit non-publié).
- VEZENKOV, A., « Paradoksalnata upotreba na turcizmi v bälgarskija nacionalen diskurs », in *Literaturen vestnik*, 17, 2006.
- VEZENKOV, A., « Zašto i kak beše izmislen "balkanskijat grad" ? », in *Literaturen vestnik*, 38, 2006.
- VLACHOS, T., *Die Geschichte der byzantinischen Stadt Melenikon*, Idryma Meleton Hersonisou tou Emou, Thessaloniki, 1969.
- ZLATEV, T., *Bälgarska bitova arhitektura*, vol. 1, Fond « Naučni celi » pri Dâržavnata politehnika, Sofija, 1948.
- ZLATEV, T., *Bälgarska nacionalna arhitektura*, vol. 1 : *Bälgarskijat grad prez epohata na Vâzraždaneto*, Nauka i izkustvo, Sofija, 1955.
- ZLATEV, T., *Bälgarska nacionalna arhitektura*, vol. 2 : *Bälgarskata kâšta prez epohata na Vâzraždaneto*, Nauka i izkustvo, Sofija, 1955.
- ZLATEV, T., *Bälgarskata kâšta v svoja arhitektoničen i kulturno-istoričeski razvoj*, vol. 1 : *Selska kâšta*, Pridvorna pečatnica, Sofija, 1930.
- ZLATEV, T., *Bälgarskata kâšta v svoja arhitektoničen i kulturno-istoričeski razvoj*, vol. 2 : *Gradska kâšta*, PK Edison, Sofija, 1937.

Sites Internet:

http://en.wikipedia.org/wiki/Kordopulov_House, <http://www.meleniko.gr/schools.html>.